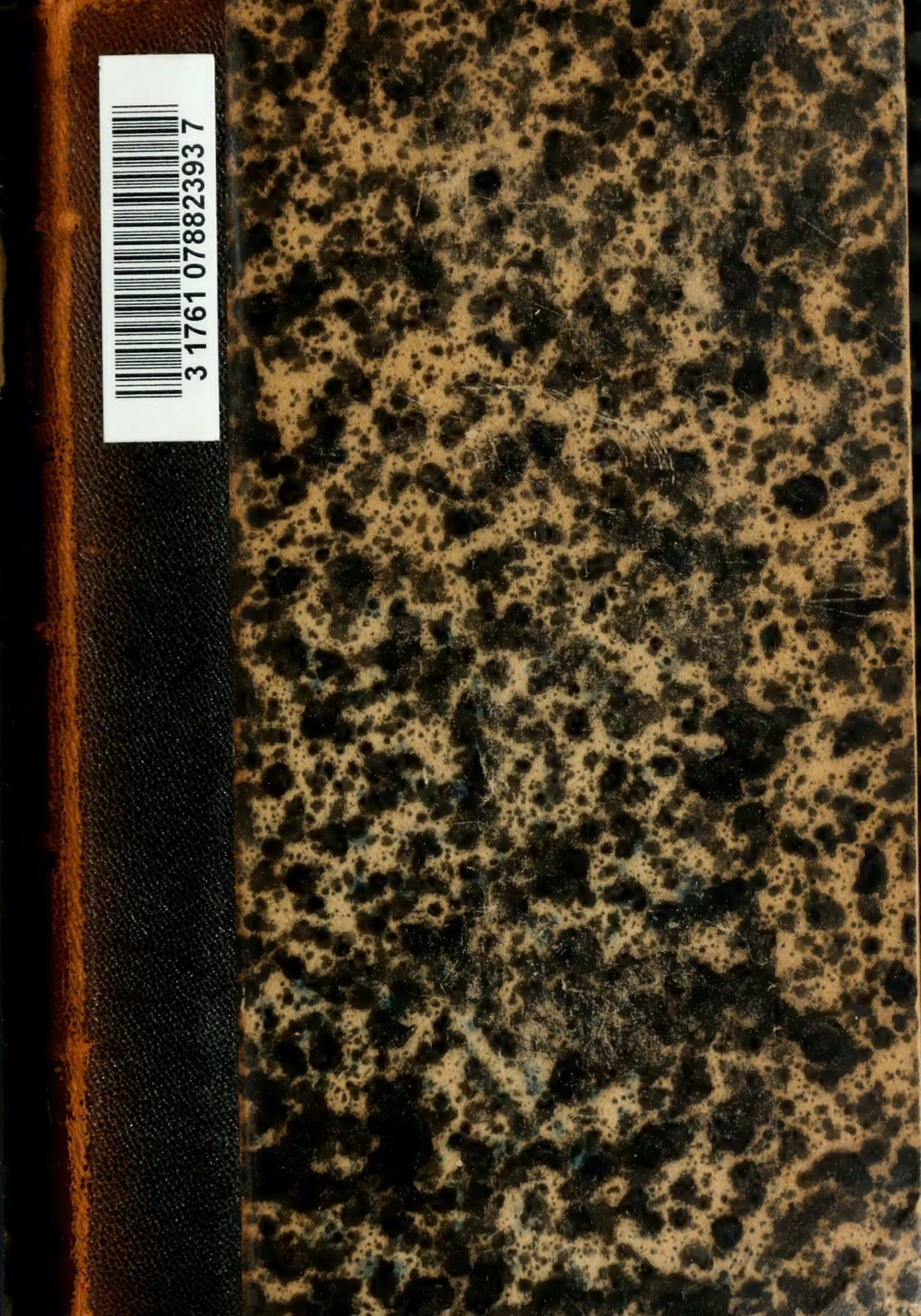
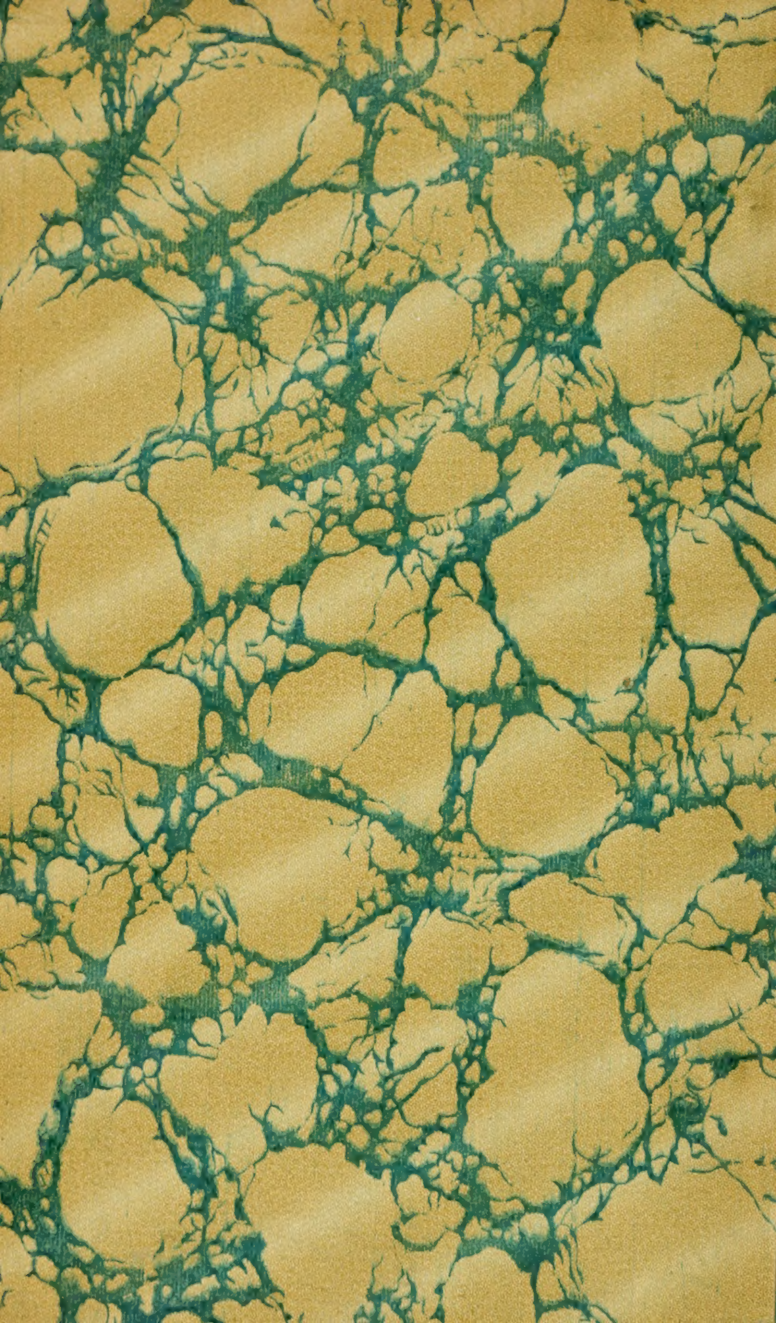

3 1761 07882393 7





JOURNAL

D'UN

OFFICIER DE LIAISON

DU MÊME AUTEUR

La Mulotte (roman) . . . . 3 fr. 50

Cœur d'enfant, (poésie) . . . . 0 fr. 50

JACQUES CIVRAY
(Capitaine Plieux de Diusse)

JOURNAL

D'UN

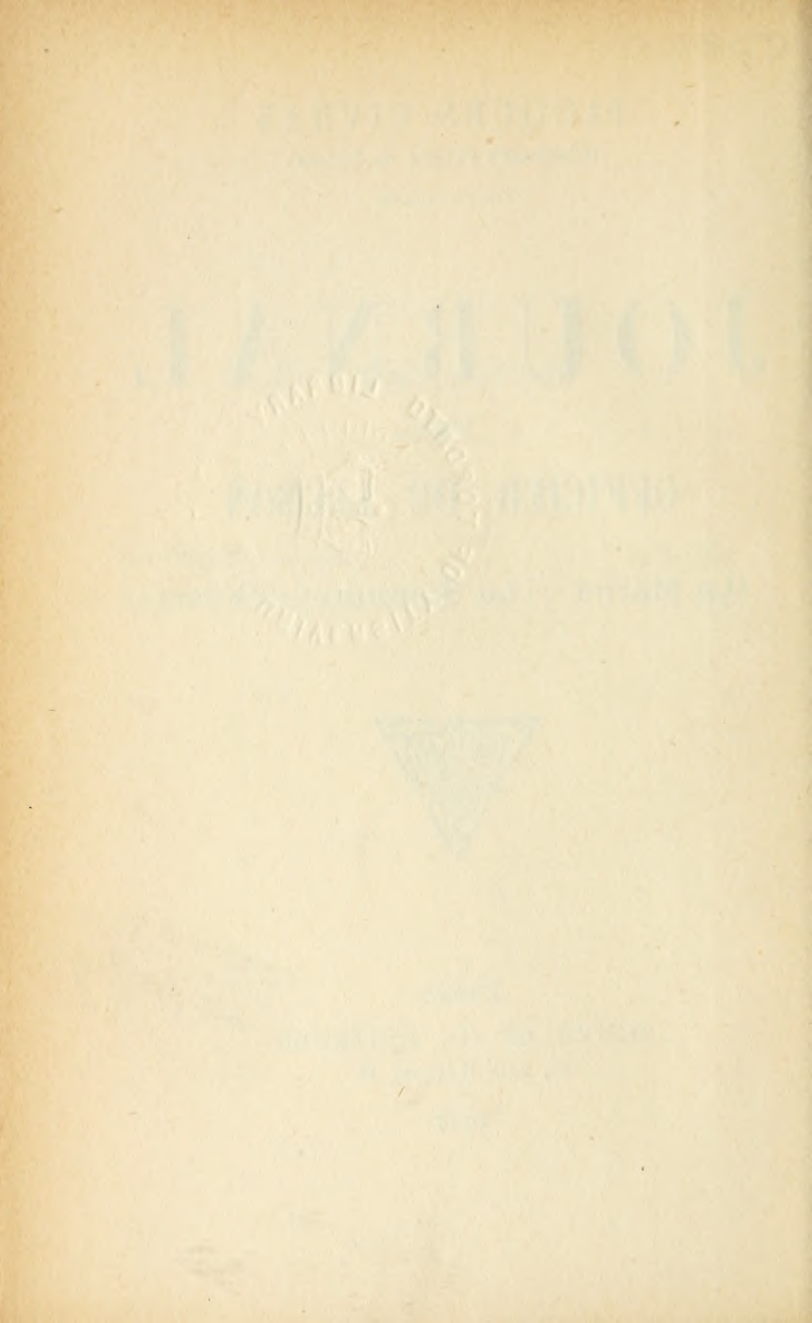
OFFICIER DE LIAISON

(La Marne -:- La Somme -:- L'Yser)



PARIS
JOUVE ET Cie, ÉDITEURS
15, rue Racine, 15

1917



A MES FRÈRES CAVALIERS

A vous, mes frères   je dédie ces quelques lignes.

En les lisant vous reverrez les moments d'angoisse où, durant de longues journées, vous avez combattu contre un ennemi supérieur et mieux armé ; où, mal nourris, mal habillés, amaigris et fatigués, vous avez tenu tête à l'envahisseur et permis aux armées d'arriver à temps sur les emplacements que vous défendiez.

Vous vous rappellerez vos combats à pied, vos marches sous le feu, vos attaques.

A cette époque, vous ne pensiez pas « qu'attaquer » était une chose si extraordinaire à la guerre.

Quoique alourdis par vos guêtres,
avec une carabine sans baïonnette, vous avez su remplir parfois le rôle qui est aujourd'hui dévolu à certains régiments d'infanterie d'élite.

Vous souvenez-vous, dragons du corps de cava-

lerie, des combats de Singhien, de Fromelles, du bois de Bouvigny, de l'attaque de Notre-Dame-de-Lorette. Vous rappelez-vous le combat de Rozières où, inférieurs en nombre, vous avez attaqué l'infanterie ennemie en rase compagne, et, où vous n'avez cédé que sous une pluie de projectiles. Vous rappelez-vous l'assaut et la prise de Courcelles-le-Comte défendu par des mitrailleuses. Vous rappelez-vous enfin les surprises du mont Saint-Quentin et de Givenchy où vous avez combattu à coups de crosse, à coups de poing ?...

Car tout cela, vous l'avez fait, quoique

C'est aussi à vous, cavaliers de Lorraine, que je dédie ce livre, à vous chasseurs et hussards que les Allemands effrayés avaient surnommés les diables bleus.

C'est en effet vous, les vrais diables bleus du début, vous qui bondissiez sur les patrouilles, les convois, les détachements isolés, tout ce qui passait à votre portée ; vous que les Boches avaient ainsi baptisés, pour votre audace et votre témérité.

A vous aussi j'ai pensé, cavaliers de cette division qui, pendant de longs mois, a défendu Lunéville, et qui avez mis votre coquetterie un peu crâneuse, à rapporter lors de chaque incursion

nocturne sur les lignes ennemies, un morceau de fil de fer boche !

Puisse le lecteur vous rendre justice en parcourant ces modestes notes écrites au hasard des cantonnements de fortune, et puisse le souvenir de ce que vous avez fait jadis vous donner le courage d'accomplir encore de grandes choses.

Sursum corda !

J. C.

Journal d'un Officier de liaison

1er septembre. — Mon départ pour le front. — La gare d'Ivry.

Il est difficile de décrire l'impression que j'ai ressentie lorsque, dans la cour du quartier, le secrétaire du major est venu m'annoncer que je partais pour le front.

Le front ! Mot magique, évocateur de tant de gloire et d'héroïsme, qui résume tout ce que l'être humain contient de plus noble et de plus beau : l'abstraction complète de l'individu pour la sauvegarde de la nation, l'effacement jusqu'à l'oubli volontaire de tout ce qui est nous, l'abnégation jusqu'à la mort.

C'est avec une émotion mal contenue que j'ai franchi la grille du quartier et qu'en me retournant une dernière fois j'ai aperçu là-bas, sur le grand bâtiment, les trois couleurs du pavillon national !...

. . . .

A huit heures, je suis à la gare d'Ivry. Peu après, arrivent mon cheval et une voiture qui

contient ma cantine, deux jours de vivres, et six cents ferrures de rechange. Ces ferrures sont destinées aux chevaux du régiment qui en ont, paraît-il, le plus grand besoin. Mon ordre de route est pour Juvisy.

A la gare d'Ivry, les quais et les voies sont encombrés par plusieurs milliers de voyageurs. Il y a là des Belges et des gens du Nord qui coudoient des Parisiens affolés. Tout le monde s'interpelle, crie, s'agite, se dispute, cherche à se placer dans un train de partance. Chacun choisit son wagon, monte dans des voitures à bagages, sur des plates-formes découvertes, n'importe où, pourvu que ce soit un véhicule qui ait des roues, qui repose sur des rails, avec des chances d'être accroché à une locomotive qui les conduira loin, bien loin... On verra plus tard !

Je demande au sous-chef de service ce qu'il pense de ce départ en masse. Pour toute réponse, il lève les bras, soupire et disparaît, résigné, parmi la foule.

Je préside à l'embarquement de mon cheval. Je veille à ce qu'il ait de quoi manger, et je fais ranger avec soin de l'autre côté de la voiture, mes harnachements, ma cantine et mes précieuses caisses de ferrures.

Dans le bureau du chef de gare, j'apprends

qu'on expédie à Bordeaux les équipages et le personnel subalterne de l'Élysée. Le président suivra bientôt. Que se passe-t-il donc ? La situation serait-elle si grave ! En ville on ne s'en doute pas...

Je prends avec soin le numéro de mon wagon ; on m'assure qu'il va partir. Un aimable employé m'avise qu'on forme un train de bestiaux pour Juvisy.

— C'est le premier train en partance ?

— Oui, dépêchez-vous.

Je cherche une voiture de voyageurs, il n'y en a pas. C'est un train de marchandises ; toutes les portes sont fermées.

Au moment où le train se met en marche, je monte dans le dernier wagon et suis heureux de trouver une place sur le petit escalier qui conduit au poste de vigie. Le train avance un peu, s'arrête plusieurs fois comme s'il avait fait un faux départ, puis prend son parti et s'éloigne lentement. Les lumières de Paris disparaissent peu à peu dans la nuit. Je pars pour le front !

---

2 septembre. — Juvisy. — Les trains d'émigrants. — Versailles. — Un convoi de blessés. — Achères. — Noisy-le-Sec.

Quel voyage ! Après des ordres, des contre-ordres, des arrêts interminables, des reculs, des garages successifs, j'arrive à Juvisy vers cinq heures.

Trois heures ! J'ai mis trois heures pour effectuer un trajet qu'un train omnibus n'en met pas une à parcourir.

Je me présente au commandant de la gare régulatrice Celui-ci ne comprend pas qu'on m'ait envoyé dans cette direction.

— C'est à Laon, me dit-il, qu'on aurait dû vous expédier. Mais Laon est très probablement occupé par l'ennemi. Alors, je ne sais plus... Il y a un train qui va vers Achères à deux heures de l'après-midi. Vous le prendrez. A votre arrivée on vous donnera des indications que je ne suis pas à même de fournir.

Il y a dans la gare quatre ou cinq officiers qui sont dans mon cas, un capitaine de cuirassiers qui

arrive de Cambrai et deux sous-lieutenants d'infanterie qui viennent de Belgique. Ils sont évacués sur un hôpital. Il n'y a pas de médecin à la gare ; à tout hasard on les envoie à Limoges !

Je cherche mon wagon, je ne le trouve pas. Je réclame, je m'adresse à des employés plus ou moins galonnés, je n'obtiens aucun résultat.

Sur la ligne principale passent à tout instant d'interminables convois. Ce sont des trains contenant des bœufs, des moutons, des sacs de blé, d'avoine, des plates-formes sur lesquelles s'élèvent de gros tas de paille et de foin. Ils se dirigent vers Paris.

En sens inverse viennent des convois remplis de voyageurs. Ceux-ci sont entassés dans des wagons à bestiaux. Je m'approche et je distingue affalés parmi les valises, les détritus de victuailles, les peaux d'orange et les bouteilles vides, des vieillards, des femmes, des enfants, débraillés, suant, soufflant, et malgré la fatigue, parlant sans interruption. La familiarité, le sans-gêne avec lequel tout ce monde agit, me fait croire que ce sont des familles nombreuses qui se sont réunies dans une commune misère. Il n'en est rien, et j'apprends qu'au départ de Paris, nul d'entre eux ne connaissait son voisin.

Déjà le malheur rapproche ces pauvres gens ;

les lois inéluctables de la nature reprennent le dessus, des intrigues se nouent, des visages se rapprochent ; la douleur fait davantage pour l'amour que les plus grandes joies.

Tout le monde descend, se promène sur les quais ; une vieille femme d'Amiens me demande si je ne pourrais pas lui donner un peu de paille pour passer la nuit : les planches sont si dures ! Une jeune fille me dit qu'elle voulait aller au fort de Rosny et qu'elle ne comprend rien à son itinéraire. Je ne me l'explique pas davantage. Elle va à Rosny pour voir son fiancé « un bien gentil garçon et qui monte si bien à cheval ! » Il est lad de profession, quelque chose comme garçon d'écurie, apprenti jockey : on l'a versé dans le génie et envoyé dans un fort !

Néanmoins tout se tasse, tout s'arrange. Un train part, il en arrive un autre : je suis vite blasé.

Je cherche encore mon wagon ; mais il y a cinq mille voitures sur les voies de garage. Je télégraphie au commandant du dépôt qu'il doit être perdu.

A deux heures je monte, à mon tour, dans un wagon rempli d'émigrés. Je suis obligé de lutter avec un chien qui ne veut pas lâcher son coin. J'y installe cependant mon casque et mon sabre, et je m'asseois sur la porte, les jambes pendantes. On m'interroge, on me demande d'où je viens, si je

suis blessé. Je parle peu d'abord ; puis je vois à mes côtés, assise comme moi, une jeune fille qui me supplie de lui donner des nouvelles. Je lui réponds que je ne sais rien ; elle insiste. Et, pour lui faire plaisir, je suis obligé de raconter une histoire fantastique, où il y a des Prussiens, des Bavarois, des Belges, des Sénégalais, des canons qui éclatent, des ponts qui sautent, des prisonniers qui implorent leur pardon.

Elle écoute, bouche bée. Je suis heureux de la distraire et de mettre du baume sur la plaie de son âme.

Elle est de l'Aisne. Pendant qu'elle partait précipitamment, son père, voulant garder le foyer familial, était resté chez lui ; il doit être entre les mains des Allemands. Elle a perdu sa mère dans la foule. Parfois, dans ses grands yeux bleus, percent des larmes furtives qui glissent doucement dans le creux de ses paupières.

J'ai pitié d'elle. Je lui offre de l'argent, elle refuse ; je lui demande de ne pas aller plus loin, d'attendre ; elle a peur ; je lui conseille enfin de continuer jusqu'à Chartres ou Orléans, et d'aller à la mairie faire sa déclaration. Elle me remercie, et après un instant de réflexion, paraît consolée. Puis, elle me demande encore des détails sur la guerre, et je parle d'abondance, je raconte sans

hésiter des histoires inventées de toutes pièces.

Penchée vers moi, elle m'écoute naïvement, et je songe au petit enfant blond auquel, hier encore, je racontais des histoires de brigands, et qui, de sa petite voix douce, me disait : « Encore, papa, encore! » Et pour elle, je brode, j'invente... Elle sourit. Peu à peu elle devient plus gaie, et quand, au bout de deux longues heures, nous arrivons à Versailles, elle descend avec moi et m'embrasse comme un frère. Elle a repris courage, me promet de continuer bravement son chemin, et tandis que son train repart, dans un dernier geste d'adieu, elle m'envoie de ses deux mains un ultime baiser.

Elle ne sait pas mon nom, je ne la reverrai probablement jamais. Cependant, touché par tant de charme et tant de confiance, je garderai longtemps dans mon cœur le souvenir ému de la petite voyageuse du train de Juvisy.

La télégraphiste à qui je présente une dépêche pour le commandant de mon dépôt refuse de l'expédier. Elle ignore jusqu'à quel point j'ai le droit de réquisitionner ses bons offices, je ne le sais pas davantage. Elle se décide enfin à la faire partir, et je m'installe dans son bureau en attendant mon train. Elle m'offre une chaise, il fait bon chez elle ; nous sommes vite bons amis et nous

causons. Elle me raconte que la population de Versailles est affolée et qu'elle se dispose à partir, que cette guerre est épouvantable, mais qu'on parle d'une grande victoire du côté de Soissons. Serait-ce vrai ?

Bientôt après on signale un train de blessés ; je veux le voir de près.

Pendant que les dames de la Croix-Rouge s'empressent auprès des malades, je regarde dans l'intérieur des wagons. De pauvres diables y sont couchés, étendus sur de la paille, une paille hachée déjà par l'usage. Sans ordre, sans limitation de nombre, sans soins, ils gisent pêle-mêle, unissant leur douleur dans un même gémissement. Il fait très chaud. Ceux qui n'ont que des blessures légères, au bras ou à la tête sont assis, aux portes grandes ouvertes ; ils peuvent respirer, ils voient le paysage, ils sont distraits par le mouvement des gares ; on leur donne des friandises, des fruits, des cigarettes. Mais les autres, ceux qui sont dans le fond et qui geignent, ceux-là souffrent de la chaleur, leurs plaies s'enveniment, leurs lèvres se dessèchent sous la brûlure de la fièvre ; et de toute cette souffrance, monte une longue supplication.

Un infirmier passe devant chaque wagon, jette un coup d'œil aussi rapide que blasé, demande

s'il y a du nouveau et fait son rapport au médecin de l'ambulance.

Il y a des fantassins, des chasseurs, des dragons et des Sénégalais. Ceux-ci me regardent en riant malgré leurs blessures, et

CENSURÉ

Près des derniers wagons, un petit fantassin vient à moi et me dit d'un ton suppliant qu'un de ses camarades souffre beaucoup et voudrait voir le médecin. Il s'est inutilement adressé à l'infirmier.

Je vais voir. Dans le fond de sa vachère, un large pansement autour du corps, un pauvre diable crie à fendre l'âme. Une blessure au ventre s'est rouverte. Il en sort une épouvantable odeur de gangrène gazeuse. Je me précipite à l'ambulance et je cherche un docteur. Il y en a deux, mais tellement occupés! sur des civières

une dizaine de malheureux ont été descendus de leur prison roulante. Quelques-uns ont la tête recouverte par une couverture. Je demande pourquoi, il fait si chaud! Je touche le front de l'un d'eux. Je ressens une étrange sensation de froid, je regarde... il est mort!

Je trouve un jeune auxiliaire qui veut bien me suivre auprès du malheureux blessé; j'en ai assez de voir toutes ces horreurs, je les laisse en tête à tête.

Enfin, voici le train d'Achères. Je monte dans un compartiment et je dors.

Une secousse me réveille, nous sommes partis.

Sur le trajet tout paraît calme. J'aperçois des G. V. C. qui gardent d'un air débonnaire les ponts et les passages à niveau. En fait d'uniformes, ils ne possèdent qu'un képi et je remarque qu'ils sont armés de fusil d'un modèle ancien.

Ceci me rappelle la réflexion d'un brave coiffeur, très patriote, qui dans les premiers jours d'août se crut obligé de me faire une longue profession de foi, pendant qu'il se livrait sur ma tête, aux fantaisies de son art. « Cette fois, monsieur, avait-il conclu, ce ne sera pas comme en 1870. Ce n'est pas avec des bâtons que les engagés feront l'exercice. Nous avons des fusils! »

Enfin voici Achères. Je me précipite au bureau du commissaire militaire. Il n'a pas d'ordres, il ignore où se trouve mon régiment ! Un capitaine, aussi aimable que sceptique me dit en manière de conclusion : « Ce soir, un train part vers huit heures pour Noisy-le-Sec. Là, on vous dira très certainement ce que vous devez faire. En attendant, il y a contre la gare un petit restaurant où vous pourrez dîner, je vous conseille d'y aller. »

Il est six heures et demie. Le soleil s'incline sur la forêt, la nature est calme. Je prends une allée déserte. Cette nature, cet isolement, ce silence qu'interrompt seul le gazouillis des oiseaux, tout cela me transporte à cent lieues de cette agitation cependant si proche, de tout ce mouvement qui a défilé devant mes yeux comme un cauchemar : l'affolement, les cris, les émigrants, les blessés...

C'est la guerre : je ferme les yeux et je cherche à oublier.

Je vais à l'auberge. Dans une grande salle auprès d'un comptoir, des soldats

chantent et boivent. Ce sont des territoriaux ; j'

l'aubergiste, me

confie qu'on lui a signalé des patrouilles de cavalerie ennemie près de Versailles, et que pour plus de sécurité, elle va partir le lendemain ; les territoriaux et les G. V. C. se débrouilleront bien sans elle.

J'entre dans une petite salle à manger où viennent peu après un officier de la gare régulatrice et des employés du ravitaillement que je reconnais à leur brassard vert brodé d'étoiles.

Nous ne disons rien, une gêne se fait sentir parmi nous ; il règne une sorte d'angoisse que personne n'ose définir. Peu à peu cependant, la conversation devient générale. On signale l'arrivée des Allemands à Compiègne ; j'émets des doutes, on n'en tient pas compte ; les journaux parlent de combats dans l'Oise, Paris va être investi, tiendra-t-il ? nul ne veut se prononcer. Ensuite, on parle d'espions ; il y en a partout, on a vu des signaux, on n'ose pas les arrêter... La victoire ne nous échappe pas encore évidemment, on espère toujours, mais Paris, ah ! Paris !

Ces gens-là m'ont mis la mort dans l'âme. Nous serions donc si bas ? Je ne peux pas le croire... en route pour Noisy-le-Sec.

Le train s'arrête à chaque instant ; mais on ne croise plus d'émigrants. J'aperçois des canons sur des plates-formes, des caissons, des soldats

sont aux portières, ce sont des convois militaires ; il en passe, cela me fait du bien.

A minuit j'entre en gare. Ici c'est un colonel qui commande ; il doit avoir des ordres ! Je suis vite déçu : il ne sait rien, et je dois revenir à Juvisy.

Ainsi, mon dépôt aurait pu m'envoyer directement vers le régiment en campagne, et il savait parfaitement où je pouvais le retrouver. Il a préféré, se conformant strictement aux ordres généraux, m'envoyer dans une gare régulatrice. De cette soumission au règlement, il est résulté que je me suis promené autour de Paris, aux frais de la princesse ; c'est ce que j'appellerai un tour pour rien !

Où coucher ? J'avise une porte sur laquelle il est écrit : « Salle réservée à MM. les officiers. » J'entre... il fait presque nuit ; seule, une lampe fumeuse brûle dans un coin. Sur deux canapés, des officiers sont étendus ; d'autres, assis sur des chaises, dodelinent de la tête et semblent parfois s'effondrer ; certains, enfin, sont franchement étendus par terre. Je suis harassé ; j'en fais autant. Peu après, je m'endors avec mon casque en guise d'oreiller, et je rêve de victoires !

---

3 septembre. — Encore Juvisy. — Je retrouve mon wagon.

Il fait beau temps, mais le soleil n'arrive pas à donner un peu de gaieté à cette immense gare. On se croirait dans une vaste usine, j'ai le spleen de la forêt, du grand air et de la liberté...

Les quais sont encombrés, il y a peu de réfugiés, mais beaucoup de militaires rejoignant le front. Des jeunes gens montent dans des trains qui leur sont réservés. Ils sont trois mille de la « classe 15 » qui vont dans les régions du Mans et de Poitiers rejoindre leurs dépôts. Ce sont des Parisiens. Ils n'ont pas encore vu la foule des réfugiés traversant la banlieue, ni les trains de blessés avec leurs misères et leurs douleurs. Ils chantent ; heureux âge que la jeunesse ; puissent-ils garder longtemps leur insouciance et leurs illusions !

A neuf heures, j'arrive à Juvisy. Le commandant de la gare me reçoit assez mal.

— Encore vous ? Vous ne faites donc que de vous balader sur les lignes ?

J'essaie de lui expliquer par suite de quelle méprise j'erre ainsi autour de la capitale. Il n'a pas de peine à comprendre que c'est la faute des bureaux. L'administration a tout prévu, sauf le grain de sable qui détraque la machine. Dans la circonstance, le grain de sable, l'imprévu, c'est simplement l'invasion étrangère.

— Oui, dit le commandant, je dois vous envoyer à Laon, vous ne pourrez pas y aller... Alors, que faire ?

Je vais demander directement des ordres au ministère. Revenez ce soir.

Puisque le hasard le veut, je me mets de nouveau à la recherche de mon wagon et j'apprends qu'il est arrivé avec un jour de retard à Juvisy ; on l'a immédiatement expédié à Versailles.

Pour le rejoindre, je ne dois pas compter sur les trains, le dernier vient de passer, je cherche un garage ; Juvisy n'en possède qu'un avec une vieille voiture... j'obtiens à grand'peine qu'on me la loue quelques heures, et je pars.

En route, je trouve une pièce de canon,

Elle

est au milieu de la route,

? Cependant, sur la gauche, des

territoriaux mettent des fils de fer barbelés et font des travaux de terrassement. Cela paraît plus sérieux. On a donc des craintes réelles pour le camp retranché ?

A Versailles, mon amie la télégraphiste m'envoie « aux chantiers ». J'y cours, un employé m'indique le commandant de la gare régulatrice... je me garde bien d'aller le trouver, je serais capable de faire une fois de plus le tour de Paris ! Je trouve finalement mon wagon, à l'instant précis où, accroché à l'arrière d'un convoi, il va partir pour Chartres.

Je m'adresse au chef de train, qui m'envoie au sous-chef, lequel à son tour me renvoie à l'autorité militaire. Finalement, j'enlève ma tunique et je me mets en devoir de décrocher moi-même la précieuse voiture. Un employé survient et, ne voyant pas que je suis officier, me demande si je suis « piqué ». Impassible, je continue. Le chef de gare arrive à son tour, et plus poliment, essaie de me convaincre qu'il n'y a rien à faire. Sans répondre, je continue mon travail, travail infructueux, car je ne puis dévisser l'attache. Enfin, grâce à un pourboire facilement accepté par l'employé qui me trouve « piqué », le wagon se décroche au moment où le train part.

Mon cher wagon ! je l'ouvre, tout y est en ordre,

mon cheval qui n'a pas bu depuis deux jours, mes harnachements, les précieuses caisses de ferrures...

A sept heures je suis de retour à Juvisy.

Le commandant a des ordres ; je pars pour Sotteville-les-Rouen.

Cette fois j'écoute mon expérience. Qu'on accroche ou qu'on n'accroche pas mon wagon, je m'y installe ; et bientôt, sur un lit de paille, à côté de mon cheval qui, de temps en temps, incline vers moi sa tête intelligente, je m'endors du sommeil du juste dans la satisfaction du devoir accompli.

---

4 septembre. — Arrivée à Sotteville. — Les Anglais à Rouen. — Rumeurs diverses.

Les nuits sont fraîches. Dans une gare quelconque, j'ai fait une ample provision de paille; je l'ai dérobée sans scrupules à un train se dirigeant vers Paris, et m'en suis fait une confortable couchette.

J'ai dormi. Le bruit des sabots de mon cheval, les cahots, les arrêts brusques, le heurt des chaînes, les sifflets, tout cela m'a bercé doucement. Je suis envahi par une immense lassitude ; le matin, je n'ai plus la force de me lever ; je savoure paresseusement mon bien-être, dans le demi-jour que m'envoie la lumière qui filtre aux fentes des parois mal ajustées.

Enfin je fais un effort, je me lève, j'ouvre les portes toutes grandes et je m'asseois, les jambes pendantes.

Pendant un arrêt, des jeunes filles se précipitent vers moi, je souris et l'une d'elles en conclut que n'étant pas « un grand blessé » je ne suis pas

intéressant ; mais comme j'ai la chance d'être seul, elle m'offre du lait. J'ai faim et j'accepte ; une autre me présente des fruits.

Ailleurs nous croisons un train militaire belge. Ce sont des cavaliers : des lanciers, des chasseurs et des guides. ce sont de glorieux rescapés de Liége et de Namur. Des officiers vont et viennent. Sur un wagon, l'un d'eux écrit : « Chevaux du lieutenant Vanderkerchoven. » Nous nous saluons.

A Sotteville, le train s'arrête sur un quai désert et je suis obligé de parcourir plus d'un kilomètre avant d'arriver à la gare régulatrice.

Celle-ci est installée dans des wagons. Les officiers logent en ville, mais ils ont aménagé des voitures où ceux qui sont de service peuvent dormir. Il y a là le wagon du commissaire militaire, celui du génie, celui de l'administration. C'est très confortable, propre et bien ordonné.

Je suis reçu par un lieutenant de chasseurs alpins qui compatit à mon sort, mais ignore totalement où se trouve ma division.

— Elle doit être quelque part du côté de Paris... Comme le train militaire ne part que demain matin vers cinq heures, je suis libre. Je suis heureux comme un collégien à son jour de sortie. Avant de partir, cependant, je demande à

mon aimable camarade s'il sait où va le train qui doit m'emporter. Je me souviendrai longtemps du sourire avec lequel il m'a répondu :

— Mais, vers Juvisy, cher monsieur.

Je fuis la gare... Qu'on ne me parle plus de Juvisy ; j'en ai assez. Je vais à Rouen. La ville est peu animée ; il y court des bruits extraordinaires, certains affirment avoir vu des cosaques ; d'autres ont un ami parlant le russe qui a eu un long entretien avec quelques hommes constituant l'avant-garde d'une armée qui arrive d'Arkhangel. A la manutention, on aurait reçu l'ordre de préparer soixante mille rations de pain supplémentaires. On dit aussi qu'une armée de réserve et de territoriale se forme en Normandie sous les ordres du général B... Elle doit faire un grand mouvement tournant et prendre en flanc l'armée allemande.

Qu'y-a-t-il de vrai dans tout cela ?

Je constate seulement qu'il est passé beaucoup d'Anglais à Rouen et qu'ils ont enlevé toutes les marchandises convenables. Je ne puis trouver un Kodak. Chez un marchand de nouveautés on n'a plus de faux-cols. Je refuse une culotte kaki qu'un officier anglais a laissée pour compte parce qu'il ne la trouvait pas d'assez bonne coupe, et on s'en étonne...

Sur les quais je rencontre un de mes camarades de promotion, le capitaine H... Il a une belle page à son actif; il est sérieusement blessé au poignet. Il est passé dans trois hôpitaux, et n'en va guère mieux.

Je rentre à Sotteville. On y est moins affolé qu'aux environs de Paris. Mon ordonnance provisoire a soigné mon cheval; mes caisses sont bien à leur place, la serrure de ma cantine n'est pas forcée.

Je couche chez un cabaretier, dans un mauvais lit. Mais c'est peut-être la dernière fois pour de longues semaines; je savoure mon bonheur. Oh! le bon matelas!

---

6 septembre. — Départ de Sotteville. — Le cabaret du Plessis-Belleville. — Assassinat d'un hussard. — Dammartin. — Je couche à Montagny-Sainte-Félicité.

Au petit jour, je suis à la gare, j'y retrouve mon ami, l'aimable chasseur alpin. Ses renseignements ne sont pas très précis.

— Le ^{e} dragons ? Ah oui... ^{e} division. Eh bien, j'aime autant vous le dire tout de suite, on n'en a pas de nouvelles.

— Alors ?

— Voici : la ^{e} division appartient au corps de cavalerie, et au corps de cavalerie est également rattachée la ^{e}. Celle-là nous savons où elle est, nous la tenons. Nous lui envoyons aujourd'hui un important renfort en hommes et en chevaux. Vous allez partir avec lui et vous recevrez de nouveaux ordres au Bourget.

— Ce n'est plus Juvisy ?

— Non, c'est bien le Bourget.

Le Bourget ! si je dois de nouveau faire le tour de Paris, ce ne sera pas en suivant le même itinéraire...

Je pars, confortablement installé cette fois dans un wagon de première classe. Je ne suis pas seul, j'entends des ronflements au fond du couloir ; je regarde et j'ai la chance de rencontrer un de mes bons amis du ᵉ dragons. Marié quelques jours avant la mobilisation, son colonel, en lui confiant une mission pour le dépôt, lui a procuré l'occasion d'aller voir sa femme. Il arrive de Reims où les Allemands sont entrés après son départ. Il paraît que moyennant une forte indemnité, les généraux allemands se sont engagés à ne pas abîmer la ville ; ils n'y séjourneront pas.

CENSURÉ

Pour ma part, je ne crois pas à la clémence prussienne. Les Allemands n'ont pas pillé Reims parce qu'ils ont l'intention de garder la ville (1), et qu'ils ne veulent pas que la capitale de la Champagne allemande leur coûte des millions à reconstruire. On m'a raconté, il y a quelques années, quand j'étais en garnison dans cette ville, qu'un soir de grand dîner chez un fabricant de champagne, dîner auquel assistaient de gros com-

1. Que les temps sont changés !

missionnaires allemands, l'un d'eux eut l'inconscience de parler du jour où le champagne deviendrait allemand... Voilà bien l'outrecuidance de la kultur.

Pendant le voyage, assez rapide, cette fois, je retrouve, aux mêmes heures, les mêmes charmantes ambulancières, avec leurs paniers de fruits bien approvisionnés. Nous savourons les fruits et remercions du sourire.

Enfin nous voici au Bourget. L'officier d'administration, chef de train, nous quitte en disant qu'il va aux renseignements ; on ne le revoit plus. Une partie du train se détache, celle où sont les vivres dont il a la garde.

Me voici chef de détachement, de par une feuille qui m'est remise à la gare régulatrice. Je parcours cette feuille, il n'y est question que de la • division !

Je descends en hâte, je réclame inutilement ; le train part pour le Plessis-Belleville.

Le Plessis-Belleville ! Combien de fois j'y suis passé quand j'étais en garnison à Senlis ! Je vois le passage à niveau, l'auberge où j'ai couché pendant un recensement des chevaux, le gros bourg près de la gare... Ici, du moins, je connais le pays et saurai où aller.

Je suis frappé par la tristesse et la monotonie

du voyage ; on croirait traverser un désert jadis habité. Plus de trains de voyageurs, plus de réfugiés, plus même d'employés dans les gares ; seul le chef est là pour faire les signaux réglementaires et l'aiguillage.

Le train avance lentement. Au loin, on entend le bruit du canon ; on se rapproche de la bataille.

Nous traversons la gare de Dammartin. Là, le bruit recommence ; c'est une ruche en travail, une ruche militaire. On ne voit que des officiers, des soldats, des télégraphistes. Sur des voies de garage, on embarque des blessés dans des trains sanitaires.

Enfin, voici le Plessis-Belleville. A la gare, personne. Sur la voie, je découvre un monsieur qui se présente à moi. C'est un inspecteur de la Compagnie du Nord, arrivé la veille et qui a pris la direction des services locaux. Il y a deux jours, les Allemands étaient encore ici.

Je lui parle de la e division ; il ne sait pas où elle se trouve, mais j'apprends qu'un régiment de la e va débarquer dans quelques instants. Je profite du répit pour lui remettre les six cents ferrures dont le régiment avait tant besoin il y a cinq jours. Il me donne un reçu en règle (on ne sait jamais ce qui peut arriver) et je vais faire une promenade dans la direction du bourg.

En face de la gare il y a un estaminet, où le dimanche les jeunes gens se réunissent pour danser ; il y a des tonnelles, des cabanes qui attestent la venue de couples parisiens, les jours de fête ou de liberté. J'entre, tout est saccagé ; la caisse est défoncée, les bouteilles à moitié vides et renversées. Un bocal de cerises à l'eau-de-vie est seul intact. Les tiroirs des commodes sont enlevés, leur contenu éparpillé, un porte-monnaie est ouvert sur la table parmi des cartes à jouer, à côté de lingeries fines ignoblement souillées. Dans la salle de bal, un orgue mécanique est renversé, éventré. On a manifestement cherché, s'il y avait encore des sous dans le distributeur. Un homme âgé, un des rares habitants qui soient restés dans le pays est entré avec moi et contemple cette désolation.

Je sors et je vois à côté du mur de clôture, un petit tertre surmonté d'une croix. C'est une tombe. Mon homme m'explique : c'est un aviateur anglais qui est mort d'une chute d'aéroplane. Son appareil est carbonisé, à quelques pas de là, sur la route. Il y avait une casquette d'ordonnance sur la croix, mais les Allemands l'ont emportée.

Pendant deux jours, une patrouille de huit uhlans s'est installée dans l'auberge, elle en est partie la veille, chassée par un détachement français, ne

laissant derrière elle qu'un cheval boiteux.

Sur la route, je vois un képi bleu et rouge ; il est sur le bord du fossé, un assassinat a été commis la veille en cet endroit. Un cavalier ordonnance du ° hussards, qui, en temps normal tient garnison à Senlis, passait à cheval tenant en mains la monture de son capitaine. Il marchait au pas, lorsqu'il fut dépassé par une automobile d'un modèle ancien, dit moulin-à-café. La voiture s'étant arrêtée un peu plus loin, il en descendit deux hommes en civil, assez mal habillés et en manche de chemise. Le premier arrêta le hussard pour lui demander un renseignement pendant que le second, froidement, lui brûlait la cervelle. Espions boches, sans nul doute, car le crime accompli, l'auto repartait dans la direction des lignes allemandes.

— On l'a étendu là, dit mon homme,en montrant le fossé ; on verra ensuite où on pourra l'enterrer.

Je me penche, et je vois,en effet, sous une mince couche de terre rabattue des bords supérieurs du talus, le cadavre d'un hussard. Sa figure est cachée, mais la terre qui le couvre est si légère, que le sang l'a traversée. Une main crispée, à moitié fermée et sur laquelle se posent déjà de grosses mouches bleues, émerge au-dessus du cadavre. Sur lui repose sa carabine brisée.

Je m'étonne qu'on ait laissé là ce pauvre diable, et comme j'en fais l'observation à mon guide, celui-ci s'excuse en me disant que les habitants du Plessis sont partis, qu'il est presque seul et qu'on n'a pu faire mieux. Je lui dis sévèrement ce que je pense de cette négligence, lui reprochant son apathie, son égoïsme et sa lâcheté, puis je le quitte brusquement pour aller vers la gare où les chasseurs de la ° division viennent d'arriver.

Je trouve là un officier de mes amis, le capitaine T... Il me dit que la [re] division était la veille du côté de Versailles et qu'elle doit venir par la voie de terre.

En hâte j'emmène quelques hommes munis de pioches couvrir décemment le corps de leur malheureux camarade.

En repassant, je m'arrête devant le cabaret pillé. Un chasseur a rempli ses poches de mouchoirs et de serviettes. Je l'oblige à les remettre en place. J'ai peut-être eu tort, car il valait mieux que ce soit un pauvre troupier qui se munisse ainsi, que les rôdeurs qui le feront certainement par la suite, en passant devant une maison dont les fenêtres sont ouvertes, et la porte brisée, sur la grand'route.

Je ne puis m'éterniser au Plessis. Je confie donc

ma cantine à un fourgon du ᵉ chasseurs, en me demandant avec anxiété quand il me sera donné de la revoir (1). Je selle mon cheval et je me dirige sur Dammartin. Là, du moins, je trouverai peut-être un abri pour la nuit.

En croirai-je mes yeux ? A trois kilomètres de la gare, j'aperçois un sous-lieutenant de mon régiment. Il a l'air un peu gêné sur un grand cheval de pur sang qui rue au sabre et me paraît avoir beaucoup plus l'habitude du turf que celle des champs de bataille. Nous nous dirigeons l'un vers l'autre : présentation réciproque, et la même demande sort de notre bouche : « Où est le régiment ? » La réponse est du reste identique : « Je l'ignore complètement. »

Mon jeune camarade est officier de réserve russe ; il a repris du service en France. Arrivé de Madrid où il occupe une situation dans l'industrie, il avait rejoint le ᵉ dragons l'avant-veille, à Vincennes, après mon départ. Le dépôt, évidemment averti de mes pérégrinations, l'avait directement envoyé à Dammartin. Il était arrivé là sans encombre et allait vers le Plessis chercher des renseignements que je n'y avais pas trouvés moi-même.

1. Je devais la retrouver quinze jours plus tard.

Unissant nos deux infortunes, nous arrivons à Dammartin. Je cherche le commandant de la gare. Il y a beaucoup de monde, du monde qui s'agite et crie ; personne cependant ne paraît commander ; enfin, j'avise un colonel de dragons dont le col est orné de grenades d'argent. Je lui demande s'il sait où se trouve mon régiment.

— Certainement, me dit-il, votre division doit être à Dammartin.

Mon camarade russe affirme que non. Comme je reviens à mon colonel, celui-ci me dit poliment, mais d'un air péremptoire, qu'il n'a pas l'habitude de répéter plusieurs fois la même chose, et me prie de lui « fiche la paix ».

Nous montons la côte de Dammartin ; moi, calme et résigné comme mon cheval qui paraît éreinté, mon camarade pestant contre le sien qui ne cesse de ruer. Il y a dix ans qu'il n'a pas mis le derrière sur une selle ! ! !

Dammartin est en émoi. Les Allemands n'ont fait que passer, ils ont dû presque tout de suite céder la place aux Français. Mais quels sujets de conversation pour les commères de l'endroit.

Il y a des états-majors, des services, des voitures, mais pas d'unité constituée. Dans la grand'-rue, j'aperçois des dragons pied à terre. Je regarde le numéro, c'est une reconnaissance d'officiers du

e commandée par le lieutenant F..., un de mes bons amis. Il se repose chez un boulanger. Nous entrons et grâce à lui, nous pouvons dîner sinon copieusement, du moins de façon à satisfaire notre faim. Je n'ai pas mangé depuis le matin, et luxe inouï, il y a du vin, un excellent petit vin d'Anjou qui me fait, pour un instant, oublier mes vicissitudes.

Mon camarade a été envoyé en reconnaissance dans la forêt d'Ermenonville qu'on croit encore occupée par l'ennemi. Il va partir à la nuit tombante. Quant à ma division, il n'en a pas entendu parler.

Nous nous quittons. Avec mon nouvel ami russe, je me dirige vers les villages qui bordent la forêt d'Ermenonville et à huit heures nous arrivons à Montagny-Sainte-Félicité.

Tout est silencieux. Les portes se verrouillent sur notre passage. Devant la mairie, je demande à un vieillard s'il ne pourrait pas m'indiquer la maison d'un fermier, M. Michon, avec lequel j'ai chassé plusieurs fois : il est parti.

Peu à peu, le bruit se répand que ce sont des officiers français qui viennent d'arriver, et non des Allemands comme on le craignait. Aussitôt les portes s'ouvrent et nous nous installons dans une grande ferme.

Nous apercevons un puncho anglais accroché à

un clou. Il a appartenu à un tommy grièvement blessé au ventre, et qu'on a soigné dans cette maison. N'ayant pu suivre ses camarades au moment de l'arrivée des Allemands, ceux-ci l'ont étendu par terre dans le corridor d'entrée et lui ont brutalement arraché son pansement. Une hémorragie s'étant produite, le pauvre diable mourait peu après.

Mais ce n'est pas le moment de se laisser attendrir ; demain nous devons recommencer nos pérégrinations. Derrière nos chevaux qui mangent une grosse ration d'avoine, nous nous étendons sur de la bonne paille fraîche. Vers minuit nous nous réveillons en sursaut. Nous entendons des pas de chevaux qui vont et viennent dans le village. Puis, c'est la grande porte de la ferme qui s'ouvre ; un détachement rentre dans la cour. Anxieusement nous écoutons, une voix dit : « ouvrez ». Ce sont des Français !

A la lueur d'une lanterne, je reconnais le numéro du col ; c'est le ° dragons. Un officier voit nos chevaux, je préviens sa demande en disant bien haut : « Reconnaissance du e. » La porte se referme, je me barricade. Jouissant d'une sorte de bonheur intime, de sentir tout ce mouvement autour de moi, je m'étends de nouveau dans la paille, et doucement je m'endors.

7 septembre. — Je retrouve mon régiment. — Le baptême du feu. — En reconnaissance. — Bivouac à Nanteuil-le-Haudouin.

Nous sommes réveillés par le e dragons qui s'en va. Nous ne sommes pas pressés. Près de nos chevaux qui mangent encore de l'avoine, nous déjeunons d'un peu de pain et de chocolat.

Le temps est beau. Le soleil paraît à peine à l'horizon, la nature est encore humide de la fraîcheur nocturne ; les oiseaux familiers chantent dans les arbustes de la cour... Il ferait si bon rester là ! Un instant nous pensons à nous accorder un répit de vingt-quatre heures..., il faut partir.

Des patrouilles ennemies sont signalées à trois kilomètres au nord,inutile d'aller vers elles. Nous redescendons sur le Plessis. Le cheval de mon ami s'agite de plus en plus,le repos et l'avoine lui ont donné un regain de jeunesse et de gaieté. Le sabre le gêne ; il lui donne des coups de pied ; nous prenons le trot, il se met à galoper sur place et chaque foulée se traduit par un coup de

rein. Mon camarade m'avoue que son fauteuil de Madrid lui paraissait plus stable. Nous rions, cela rompt la monotonie de la route. Peu à peu, du reste, le cheval se calme et devient tout à fait tranquille, en arrivant au Plessis. Des trains militaires sont annoncés ; au loin, sur la gauche, on entend vaguement le canon.

Nous continuons notre route vers Dammartin. Nous trouvons successivement des cyclistes et de l'infanterie ; enfin, voici une avant-garde de cavalerie. Oh ! surprise, c'est mon régiment !

Je me présente au colonel, et je prends ma place dans le rang. On me donne le peloton du lieutenant O'..., blessé en Belgique.

J'apprends aussi que dans mes pérégrinations je suis passé tout près de la division, à Versailles, puis au Bourget, et que j'ai ainsi cherché bien loin ce que j'avais à portée... de mon cheval.

La bataille bat son plein sur notre droite. Nous devons empêcher l'ennemi de déborder notre flanc gauche. Nous arrivons près de la ferme de Macquelines, où nous sommes au milieu de l'action. L'artillerie se met en batterie et fait un feu rapide sur la plaine, aux débouchés du bois de Betz. Cela dure une demi-heure. Je suis envoyé avec mon peloton reconnaître les résultats du tir.

Enchanté, je me dirige sur la ferme de Macque-

lines : je vais plus loin et déploie mes hommes en éclaireurs, à grands intervalles. Je dépasse des lignes de fantassins, couchés dans les betteraves, salue au passage le drapeau d'un régiment, et parviens bientôt à la lisière des bois. Je n'y trouve rien d'anormal ; on me signale cependant que des détachements ennemis ont fait un mouvement de retraite, en présence des obus qui éclataient dans la plaine. Le tir a donc été efficace.

Je rends compte au colonel. Peu après nous nous remettons en marche. Le général nous rapproche de la e division ; on dirait que le corps de cavalerie momentanément disloqué se reconstitue. On se demande anxieusement si on ne va pas charger.

Nous atteignons Bargny. Le long d'un mur, un obus tombe au milieu d'un peloton de chasseurs. Deux hommes sont tués, un troisième est blessé. Le lieutenant est étendu, inanimé, une grave blessure à la tête ; un cheval est mort, un autre, debout, laisse voir à nu un muscle de la cuisse dont un morceau est emporté ; il tremble nerveusement.

Les obus tombent avec rage sur le bourg. Nous le traversons au pas et j'avoue que je ne suis pas sans quelque appréhension. Les têtes de colonne s'arrêtent ; à la sortie, on se heurte,

on se bouscule. Enfin on débouche dans la plaine. On la traverse en colonne de pelotons à grands intervalles. Je suis à l'aile gauche ; le colonel me fait signe de m'éloigner encore ; mais devant moi,plus à gauche, de grosses marmites tombent, presque toutes au même endroit. J'avance donc et n'appuie franchement vers la gauche que lorsque j'ai dépassé le point dangereux.Si l'ennemi raccourcit son tir, mon peloton est perdu ! Je me retourne, le tir est au contraire allongé...

J'ai donc reçu le baptême du feu. J'avoue que cela s'est passé sans que j'y fasse attention. Le sifflement des obus et leur éclatement m'ont simplement procuré une impression désagréable.

Nous arrivons à la lisière d'un grand bois dans lequel on ne peut pénétrer que par un chemin creux. A gauche, nous sommes massés et attendons notre tour; l'artillerie est à nos côtés. A ce moment, derrière nous, on entend le bruit sec des fusils allemands. C'est un détachement ennemi qui tire sur cette masse de cavaliers immobiles. Il est à deux cents mètres à peine, mais ne compte heureusement qu'une vingtaine de fantassins.

Des artilleurs et des cavaliers sont

blessés, des chevaux sont tués. A mes côtés, l'adjudant d'escadron vient de recevoir un coup sur la joue ; c'est une balle qui fait ricochet sur la jugulaire de son casque.

Devant moi, à quelques mètres, une fine poussière s'élève du sol ; ce sont des balles frappant la terre. Je n'ai pas l'impression que cela puisse être dangereux ; et cependant les hommes tombent.

La situation devient intolérable, et je me demande ce qui serait advenu si un lieutenant-colonel n'avait pris sur lui de mettre en batterie deux mitrailleuses et de commencer un feu nourri.

Les coups portent ; l'ennemi cesse son tir ; on va voir; il a disparu...

J'analyse mes impressions. Les balles ne me font décidément pas le même effet que les obus ; c'est bien moins effrayant. On s'aperçoit à peine du danger, et on n'a pas le temps d'avoir l'appréhension du coup qui va vous frapper. Le sifflement de la balle est peu perceptible, tandis que l'obus se rapproche en mugissant.

La division s'engage dans un chemin à travers bois. Nous revenons près du village que nous avons traversé sous les éclats de marmites. Cette démonstration à découvert dans la plaine a,

paraît-il, empêché l'ennemi de déboucher sur notre gauche.

Après trois heures d'attente aux abords de Levignen, point qui avait été indiqué au corps de cavalerie pour s'y rallier au cas où il ne parviendrait pas à déboucher en arrière de ce qu'on supposait être la droite ennemie, nous nous dirigeons vers Nanteuil-le-Haudouin où nous devons bivouaquer. Le bourg est encombré de fantassins qui s'y installent pour la nuit. Des voitures arrivent, des fourgons, des autobus qui cherchent à se ravitailler ; de l'artillerie passe dans un bruit de ferraille ; puis, tout cela s'écoule, se range, se reforme ; le désordre n'est qu'apparent. Le village a été occupé deux jours par les Allemands. Il est pillé dans toutes les règles de l'art. Il y règne l'odeur « boche » dans toute son horreur, cela tient de l'étable à porcs et des water-closets ! Les conduites d'eau ont été coupées et les puits souillés. Dans la nuit, par hasard, on a pu mettre la main sur une source !

On voit très peu de civils ; de vieilles femmes s'agitent cependant et demandent quand on aura fini de leur envoyer des soldats. Elles se plaignent de n'être pas soutenues par le maire, qui est absent.

Nous bivouaquons dans une prairie à la sortie

nord de Nanteuil. Les Allemands l'occupaient l'avant-veille et ont laissé le terrain couvert d'immondices et d'ordures. D'énormes morceaux de viande, des quartiers entiers de bœufs à moitié brûlés pourrissent au soleil; des bouteilles cassées, depuis l'aristocratique champenoise jusqu'au vulgaire litre de marchand de vin, attestent des beuveries d'autant plus abondantes qu'elles ont été gratuites.

On s'attend à une contre-attaque. Le général S... couche dans son auto près de la gare. Il est réveillé par le commandant V... qui lui remet deux officiers aviateurs faits prisonniers. Le général B... couche sur de la paille, son état-major dans des voitures.

On entend des coups de fusil dans le lointain; c'est la brigade C... (demi-régiment du commandant B...), et les cyclistes qui sont restés au contact de l'ennemi, dans la direction de Macquelines.

---

8 septembre. — Je réquisitionne de l'avoine. — Départ du général S... — Bivouac à Ormoy-Villers.

A cinq heures, le régiment quitte Nanteuil. Je reste dans le village avec le maréchal des logis chef et un brigadier pour réquisitionner de l'avoine. Il paraît que l'escadron n'a pas touché sa ration réglementaire. Pour ma part, je ne sais ce qui s'est passé pendant la distribution des fourrages, mais je dois trouver cent cinquante kilos d'avoine et les mettre dans une voiture laissée à ma disposition.

J'envoie le chef à la découverte et je l'attends sur la place, à l'entrée de la mairie.

Il y a partout des traces du passage des Allemands : des sacs de peau, des morceaux de cuir, des bidons ; ils ont dû partir précipitamment.

Les habitants sont de plus en plus furieux contre le maire ;

La population se presse devant la boutique d'un

boulanger ; elle n'a pas eu de pain depuis deux jours. Quelques soldats isolés veulent se faire servir les premiers ; les femmes s'y opposent. Je les fais taire en leur criant que si elles veulent de nouveau les Prussiens, elles n'ont qu'à laisser crever de faim les soldats qui les poursuivent ; elles sont vraiment bien peu sympathiques. J'ai pu avoir un bout de pain frais et un peu de café.

Mes hommes reviennent ; ils n'ont rien trouvé ; il faut que je me mette moi-même à chercher de l'avoine. J'en trouve enfin et je paie au moyen d'un bon de réquisition. Je

Une heure plus tard, je rejoins le régiment dans la direction de Lévignen, et j'apprends en arrivant que le général S... est rappelé à Paris et remplacé par le général B... Personne n'attendait cette mutation.

CENSURÉ

Dans cette éner-

vante retraite qui a suivi le simulacre d'offensive de Belgique, ces pauvres bêtes n'ont pu se reposer. Constamment sellées, partant presque toujours par alerte sous l'insulte du canon, parfois sans avoir mangé, plus souvent sans avoir bu, ayant froid la nuit et trop chaud le jour, elles ont marché jusqu'à épuisement de leurs forces. Dans beaucoup de régiments qui ont formé des escadrons divisionnaires après la mobilisation, ces escadrons ont pris, dans les dépôts, tout ce qui pouvait être utilisé. Ceux-ci ne pouvaient donc remplacer les chevaux tués ou disparus en cours de route.

La fonte des effectifs doit être attribuée aux circonstances et aux imprévoyances de l'avant-guerre.

Nous entendons le canon, très près, mais nous ne recevons pas d'obus. Une brigade met pied à terre et se met en position d'attente pour le combat à pied. La journée est assez monotone. Les bruits les plus contradictoires circulent. Nous savons qu'il se livre une grande bataille, puisque nous y sommes mêlés, mais nous en ignorons le résultat. Les uns disent que les Allemands résistent, d'autres prétendent qu'ils reculent, mais qu'ils ont réussi à tourner Paris par le sud ; nous sommes avides de savoir quelque chose de précis.

Nous bivouaquons autour de la ferme de Villeneuve, à deux kilomètres ouest d'Ormoy-Villers.

En faisant une ronde, je trouve des chevaux qui se battent, se mordent, se prennent dans les cordes d'attache. Je cherche les gardes d'écurie ; je n'en vois pas. Enfin, j'aperçois dans un coin, accroupi par terre et dodelinant de la tête, un dragon à moitié endormi qui se désintéresse complètement de ce qui se passe autour de lui. Je l'interroge.

— Qu'est-ce que tu fais là ?

— Garde d'écurie.

— Et c'est comme ça que tu fais ton métier ?

CENSURÉ

Je m'éloigne et demande son nom au maréchal des logis. C'est un nommé C..., brave garçon mais tête chaude, je le reverrai demain.

Je reviens vers les chevaux. Ils sont plus calmes. C... est toujours là, somnolent. De temps en temps il essaie de crier un « Hue-là! » qui sort à peine de sa gorge; de sa main fatiguée il cherche parfois à faire claquer un fouet dont la corde retombe à terre avec des ondulations de serpent.

Près de là se trouvent des meules de paille.

J'organise une sorte de lit à côté de celui du colonel; mon commandant s'installe tout près de moi. Je m'endors.

Je suis bientôt réveillé par un bruit insolite. Ce sont des chevaux qui ont arraché leur corde et s'en vont à l'aventure. Ils en rencontrent d'autres, échangent des coups de pied et des coups de dents. Les gardes d'écurie s'agitent, courent, crient, les rattrapent à grand'peine. Les étriers s'entre-choquent; le bruit est tel que des dragons se lèvent croyant à une alerte. Je me soulève; il fait froid, la nuit est claire et humide; le sol est couvert d'une buée blanchâtre. A mes pieds, un cheval broute tranquillement la paille de mon lit. Je le renvoie, il revient aussitôt: son bon regard m'est garant qu'il ne mordra pas mes gros souliers. Je me recouche, à demain.

---

9 septembre. — Du café au charbon. — Pas d'eau. — Le général B... — Le combat de Rozières. — Marche de nuit. — Arrivée à Ver. — Les œufs du général.

Le froid m'oblige à me lever. Il fait à peine jour. La paille qui me recouvrait a disparu en grande partie, mangée probablement par l'aimable et peu sauvage animal de cette nuit.

J'ai faim, et je constate avec regret que je n'ai rien à manger, pas même du pain. Si j'en avais emporté de Nanteuil, je ne serais pas dans cette triste situation ; c'est une leçon dont je me souviendrai.

Le ravitaillement n'a pu se faire dans la nuit ; hommes et chevaux ne mangeront pas de la matinée. Un maréchal a pu récolter un peu de café en vidant des fonds de sacoche. Quand j'arrive près de lui, il est occupé à le faire bouillir dans de l'eau saumâtre. Le seul point d'eau pour toute la division était une pompe dans la cour de la ferme Villeneuve !

Autour de lui, des groupes se forment peu à peu, qui regardent d'un œil d'envie cette cuisine

primitive. Il prend, du reste, un air très important, et c'est avec un geste théâtral qu'il plonge dans la mixture un morceau de bois brûlant. Il paraît que cela filtre, que le marc, la terre et les autres matières étrangères qui ont amplement bouilli, tombent au fond de la marmite ; c'est une nouvelle formule du café turc. Il paraît aussi que cela donne de la couleur.

A six heures, la division quitte le bivouac. Les voitures partent les dernières. Il y en a environ cent cinquante de toutes sortes : forges, fourgons à vivres et à bagages, voitures de réquisition chargées de choses les plus hétéroclites : harnachements, chaussures, manteaux, vaisselles, boîtes de conserves, etc... Une d'entre elles me frappe plus spécialement. C'est une grande voiture de livraisons où les mots de « Félix Potin » brillent en grosses lettres dorées. Il paraît que c'est la voiture à vivres de l'état-major du ᵉ dragons ; elle ne pouvait avoir une meilleure affectation.

Au moment de partir, je m'enquiers de C... Je le cherche en vain dans le rang ; quelle n'est pas ma stupéfaction de le voir astiquer mes étriers, avec toute l'attention du serviteur le plus dévoué.

— C'est lui qui a sellé votre cheval, me dit le maréchal des logis.

Je regarde C... ; l'expression de sa physio-

sionomie, ses yeux quêtent une interrogation que je me décide à formuler.

— Tiens, tiens; c'est toi C... ?

— Oui, mon lieutenant.

— Tu ne t'en fous pas, ce matin ?

— Excusez-moi, mon lieutenant, j'étais esquinté, je dormais; j'ai astiqué votre mors et vos étriers.

— Tu as été ordonnance ?

— Non, j'ai jamais eu l'occasion.

— Eh bien, nous allons essayer : je te prends comme tampon.

Je monte à cheval, et tandis qu'il rejoint son escouade, je l'entends qui murmure.

— Ben, mon colon... ben, mon colon...

Le colonel me fait appeler au moment du départ. Je dois me rendre auprès du général de division qui me détache à son tour comme adjoint à l'officier de liaison du corps de cavalerie.

Je pars suivi de C... Je le regarde du coin de l'œil ; il se redresse sur ses étriers et prend un air protecteur vis-à-vis de ses camarades.

— Tu ne t'en fous pas C... ?

— Ah ben... mon lieutenant !

Me voilà près de l'état-major. Je n'y suis pas mal reçu : froidement, d'une façon un peu hautaine, ainsi qu'il convient, mais poliment.

Je dois « doubler » un capitaine qui va rejoindre

en automobile le général B..., notre nouveau chef. Quant à moi, officier de rang, je gagne ma place à cheval.

L'état-major auquel je suis adjoint est arrêté sur une route près de grosses meules de paille. En face, près de Lévignen, le canon gronde ; une brigade de cuirassiers fait du combat à pied de façon très satisfaisante. Je suis étonné de voir engager les « gros frères », car d'habitude on les laisse en réserve.

Bardés de fer, armés de longues lattes, pesants sur des chevaux eux-mêmes lourds et puissants, les cuirassiers donnent l'impression de la force et sont encore, d'après une vieille coutume, considérés comme la suprême ressource de l'armée. Ce sont eux qu'il faut garder pour sauver l'honneur au dernier moment, protéger une retraite difficile, donner un coup décisif sur un ennemi démoralisé (1). Aussi, ne les emploie-t-on qu'à la dernière extrémité.

Le temps n'est pas encore éloigné où, pendant les manœuvres, lorsqu'on voulait engager les cuirassiers, un général demandait à leur colonel s'il pouvait disposer d'eux.

1. Des renseignements de prisonniers nous ont appris, par la suite, que le général von Marvitz n'a pas osé lancer sa cavalerie contre nous, dans les combats qui suivirent la bataille de la Marne, par crainte de nos cuirassiers.

Heureusement, nous n'en sommes plus là ; mais je me demande si, lorsque les cuirassiers donneront le grand coup, nous, modestes dragons déjà fortement houspillés, nous ne serons pas aussi dans la mêlée !

Nous sommes signalés. Quelques shrappnels viennent éclater tout près de nous. Le général B..., très froidement, recule un peu. Je puis alors voir de près cet officier, ce chef, dont j'ai beaucoup entendu parler, mais que je connais à peine.

CENSURÉ

Vers midi nous descendons dans la plaine. L'état-major déjeune dans une ferme. Dans la

cour, je vois les mêmes énormes quartiers de viande calcinée, les mêmes bouteilles vides, la même vaisselle cassée qu'à Nanteuil. De cet immondice sort la même odeur puante et fade : les Boches sont passés là !

Sur le bord de la route, je dévore un énorme morceau de pain accompagné de fromage. Je fais ainsi un excellent déjeuner, mais je n'ai pas de quoi boire. Un cavalier de l'escorte, débrouillard et intelligent, s'en aperçoit et revient un moment après avec une bouteille de byrrh encore intacte. C'est tout ce qu'il a pu trouver dans une auberge abandonnée.

CENSURÉ

Des conciliabules ont lieu entre les divers états-majors, et nous repartons à deux heures. Nous nous dirigeons vers l'Oise par Feigneux et Droizelles. Nous arrivons bientôt en face du plateau de Rozières, qui s'avance comme un éperon vers la plaine de Baron, et paraît être un point particulièrement intéressant.

A Droizelles, sur une petite place, se trouvent

une série de convois.

; je distingue des chevaux de main, appartenant à divers régiments, des voitures de toutes sortes, des soldats du train, l'état-major de la ᵉ division. Nous avons grand'peine à nous frayer un passage, et je ne sais comment le reste de la colonne pourra nous suivre. Au-dessus de nous apparaît un taube ; il laisse tomber une fusée, puis une seconde. Nous sommes repérés, et je me demande ce qui va arriver

si nous recevons des obus. Au milieu des jurons, des cris, des coups de fouet, du grincement des ressorts mal graissés, le calme renaît peu à peu, tout s'éclaircit par miracle ; les convois sont disloqués, marchant soit dans le même sens, soit dans des directions opposées, ne tenant aucun compte des règles relatives à la circulation des routes, mais ayant tout de même retrouvé de la cohésion.

L'ennemi doit être gêné par ailleurs, car il ne se donne même pas la peine de nous canonner.

La ᵉ division que je vois passer devant l'état-major du corps de cavalerie s'écoule lentement et le général B..., s'étant rendu compte que tout est rentré dans l'ordre, se porte à la tête de ses escadrons et se dirige vers Rozières.

Nous nous déployons dans la plaine. La ᵉ divi-

sion est à droite, la ᵉ à gauche : celle-ci marque un moment d'hésitation.

Le général qui s'en aperçoit, m'envoie demander au colonel du régiment de tête ce qu'on lui a signalé.

Je me dirige aussitôt vers le régiment qui m'est indiqué ; c'est le ᵉ hussards, qui a remplacé à Senlis le ᵉ de la même arme auquel j'ai appartenu pendant plus de dix ans. En passant, je dis bonjour à des camarades que je n'ai pas vus depuis des années. J'arrive auprès du colonel L..., frère du gouverneur général du Maroc.

J'apprends que les renseignements sont très contradictoires. Certaines reconnaissances ont rapporté que Rozières était occupé le matin même par un régiment de cavalerie ennemie, mais des patrouilles viennent de rendre compte que le village est libre.

Le général se range à ce dernier avis et donne l'ordre au corps de cavalerie d'occuper aussitôt le plateau de Rozières.

Sur ce plateau giboyeux se lèvent devant nous des perdreaux, des lièvres, par groupes, et je ne puis m'empêcher de songer aux instants délicieux que j'ai passés à chasser sur ces terres ; je ne me doutais pas alors qu'un jour viendrait où j'y chasserais... des Allemands !

Les divisions se déploient face à la plaine de Baron, on est indécis sur la direction à prendre, parce qu'on n'est pas fixé sur les mouvements et les positions de l'ennemi.

Tout à coup, là-bas, à trois kilomètres environ, j'aperçois un petit ruban gris qui se déroule sur la route, à la sortie sud de Baron. J'avertis mes voisins; les lorgnettes nous renseignent d'une façon sûre : c'est une colonne boche qui débouche, précédée par une compagnie d'avant-garde. Elle se dirige vers Senlis.

Le général B... prend aussitôt ses dispositions, fait avancer ses groupes de batteries, envoie l'un près de Rozières et place l'autre plus au sud, à proximité du parc de Beaulieu.

Pendant qu'une canonnade furieuse commence à jeter le désordre dans les rangs ennemis, je vais au galop porter l'ordre à un escadron du e dragons, qui est tout proche de Rozières, de surveiller les débouchés de ce village. Il faut éviter toute surprise sur notre gauche, l'ennemi ayant évidemment des flancs-gardes qui ne tarderont pas à se rapprocher de nous.

J'arrive en hâte auprès du commandant de cet escadron,

CENSURÉ

, j'ajoute, sur un ton correct, mais très sec,la main à la visière de mon casque : « L'ordre formel du général est de vous porter sur Rozières, quelle que soit votre mission présente. »

En m'éloignant, j'aperçois l'escadron qui se dirige lentement et comme à regret vers le but indiqué.

Pendant ce temps, la canonnade continuait, furieuse. La moitié de chaque division ayant mis pied à terre, les cavaliers faisaient du combat à pied sur la lisière du plateau, et tiraient dans la direction de la plaine. Tout semblait s'annoncer pour le mieux, et l'ennemi commençait à subir des pertes sévères, lorsque de notre gauche, de Rozières même, cette localité que l'escadron du e dragons n'avait pas encore atteinte, des coups

de canons allemands se font entendre, et les obus commencent à tomber sur le corps de cavalerie.

J'ai déjà rejoint le général B... quand le premier obus éclate, et je suis seul, auprès de lui, derrière le mur du parc de Beaulieu.

L'obus avait éclaté tout près, et j'avais vu le culot tomber à quelques mètres du général. Ignorant que j'étais des choses de la guerre, je veux me précipiter pour le ramasser, et c'est le général lui-même qui m'en empêche en disant que j'allais me brûler. Pas un instant, je n'avais songé qu'il pût être chaud.

Le rassemblement se fait dans des conditions difficiles. Les cavaliers sont obligés de rompre le combat sous le feu de l'ennemi et poursuivis par des balles qui sifflent de tous côtés. Des obus jettent le désordre dans les groupes de chevaux. Les escadrons se heurtent, se croisent, c'est une véritable mêlée.

A l'endroit que je viens de quitter et où se rassemble un escadron du ° dragons, un officier est tué. Des hommes tombent, des chevaux sans cavaliers parcourent la plaine au galop.

CENSURÉ

M. de S.-S... a la jambe traversée par une balle qui tue aussi son cheval (1).

Mais tout s'arrange et après un quart d'heure de confusion, les régiments se trouvent réunis sur le plateau de Beaulieu en face de Rully.

Je ne puis m'empêcher de penser à la responsabilité encourue par l'escadron qui devait nous éclairer sur notre flanc gauche. S'il avait marché un peu plus vite, il aurait pu nous avertir de la présence à Rozières de la section d'artillerie qui nous a canonnés et peut-être même s'en serait-il emparé. Petite cause et grands effets.

Elle n'est pas très entreprenante, cette artillerie, car, à l'étonnement général, elle ne tire plus. Nous formons cependant une cible magnifique. Nous sommes pied à terre dans la plaine, tout près de Rozières et un peu en contre-bas. Le jour touche à sa fin ; un calme subit succède à l'agitation des heures précédentes ; on n'entend même plus le canon. Au loin les dernières frondaisons de la forêt d'Halatte se détachent sur les rougeurs du soleil couchant ; un laboureur rentre au pas lent de son cheval, des corbeaux passent dans le ciel,

1. C'est le fermier de Beaulieu qui a ramené le capitaine de S.-S... à Ver, le lendemain, dans son cabriolet.

les perdreaux dans les guérets commencent leur chant du soir.

J'assiste, simple témoin, à une sorte de conseil de guerre en plein champ, auquel prennent part plusieurs généraux et quelques officiers d'état-major.

L'ennemi est signalé dans la direction de Baron ; il est peut-être à Senlis, il occupe sûrement Verberie. Nous sommes donc au centre d'une zone dangereuse, dont il faut sortir à tout prix, sous peine d'être faits prisonniers. Le seul moyen est de tourner Senlis par le village de Fontaine-les-Corps-Nuds et de traverser la forêt d'Ermenonville en évitant les routes et les chemins fréquentés.

On cherche un guide. Je connais la région, j'offre mes services et j'ai la satisfaction de les voir acceptés.

Je demande un ordre écrit, on me le donne. Je dois passer par Montépilloy, la ferme de Fourcheret, la seule qui soit dans ce carré de trois kilomètres de côté, compris entre Montépilloy et Borest, traverser ce dernier village, Fontaine, passer les ponts de la Nonette et déboucher sur la lisière nord de la forêt d'Ermenonville, dans la direction de Ver.

Le général B... met en avant-garde la ° bri-

gade de dragons. Accompagné d'un officier d'ordonnance et suivi du général C..., je m'engage donc sur la route de Crépy à Senlis. La nuit vient peu à peu. Une première fois je tourne trop tôt. Je m'aperçois assez vite de mon erreur. Je fais donc abstraction de mon amour-propre et reviens sur mes pas suivi par la tête de colonne. Il y a un peu de désarroi. Je sens bien qu'il règne aussi un sourd mécontentement, mais peu après, sur la grand'route tout rentre dans l'ordre, et, parvenu sur la bonne route, un sentiment de satisfaction intime me récompense largement de ma première déconvenue.

Voici que se dresse le vieux donjon de Montépilloy. Dans la nuit j'aperçois sa masse imposante et sombre. Je songe à la légende qui veut que ce soit de là que partit Jeanne d'Arc, pour aller avec ses compagnons d'armes délivrer la ville de Compiègne occupée par les Anglais. Ce devait être par cette route qu'elle passa, un soir peut-être, très sombre comme celui-ci, tandis que le bruit des chevaux marchant d'un pas rapide et des roues des charrettes, montaient seuls dans le silence de la nuit.

J'aperçois une pancarte blanche accrochée à la grille de l'école, en face de l'église, et je lis « feld-lazareth ».

Nous sommes en face d'un hôpital de campagne allemand.

L'écriture est fraîche. Je m'arrête, j'interroge des infirmiers boches qui, sur la porte, nous regardent passer. Ils soignent de nombreux blessés amenés dans la soirée, après le combat de Rozières.

Je rends compte au général C... et me remets en marche. J'ai horriblement peur de tomber dans un traquenard. La nuit, la campagne est plus sûre qu'une rue de village où l'on trouve un hôpital ennemi.

L'obscurité devient de plus en plus épaisse ; il tombe une pluie fine et désagréable. A la sortie de Montépilloy, nous entendons des coups de fusil tout près sur notre gauche. Nos cyclistes ont tiré sur un peloton de cavalerie ennemie qui rentrait au pas dans le village, et a été étrangement surpris de nous trouver là. Un chemin de terre est devant nous ; je sais qu'il conduit à la ferme de Fourcheret. Je connais l'importance de cette installation agricole, elle peut abriter un millier d'hommes et plus de cent chevaux. En référer au général B... est chose impossible, le général C... n'a pas d'ordre. Il faut avancer cependant. Je prends sur moi de changer l'axe de marche et je m'engage à travers champs dans la direction de Borest.

Les coups de feu cessent. On n'entend plus que le bruit des feuilles et des betteraves écrasées par les chevaux.

Je n'ai pas de boussole ; il eût été imprudent du reste, d'allumer, ne fût-ce qu'un instant, une lampe électrique. Je connais bien le pays, mais je suis un peu inquiet en pensant à la responsabilité que j'ai assumée : conduire la division en lieu sûr.

Je sais que le principal écueil des marches nocturnes est le manque d'orientation qui fait que l'on tourne souvent en rond et que l'on revient au point de départ au moment où l'on croit toucher au but. Pussé-je ne pas tourner en rond !

Au ciel, pas une étoile. Je marche un peu en avant, seul, le regard fixé devant moi. Quelqu'un me suit. C'est C... ; il ne veut plus me quitter.

J'entends un galop ; c'est le commandant L..., sous-chef d'état-major du général B..., qui vient, en longeant la colonne, me demander si je suis sûr de ma direction. Sur ma réponse affirmative, et après avoir entendu les raisons qui m'ont fait changer d'itinéraire, il me dit de rester à la tête de la e brigade et de la conduire à travers la plaine. Le général C... ayant rendu compte qu'il ne se sent pas en sécurité, le général B..., lais-

sant l'avant-garde continuer, fait demi-tour avec le gros de la colonne et regagne la route de Senlis. Par miracle, les batteries trouvent un champ pour faire demi-tour.

Arrivé à la grande route, le maréchal des logis P..., une de nos estafettes, reçoit l'ordre d'aller d'urgence en auto jusqu'à Senlis, et de voir si la porte est ouverte de ce côté. La mission pouvait être des plus dangereuses, il l'accomplit avec infiniment de crânerie et revient nous dire, une demi-heure après, que Senlis était vide. Il en est de même de la route de Montlévêque.

Pendant ce temps, je continue ma route. Le commandant L... revient. Le général est inquiet. Ensemble nous regardons une boussole phosphorescente ; je ne me suis écarté que de deux ou trois secondes de la vraie direction. Tout va bien.

Un peu plus tard, je reconnais le mur de clôture de la ferme de Borest et la route nationale. Sur les bas-côtés, des feux qui ne sont pas encore éteints nous apprennent que l'ennemi est passé là et s'y est arrêté. Des restes d'animaux, bœufs et moutons, à peu près calcinés, prouvent l'importance avec laquelle il a puisé dans les ressources locales pour son alimentation.

Mais ce n'est pas le moment de songer à ces

détails. Le général C... envoie, sur ma demande, un officier et quelques hommes reconnaître Borest. Cette patrouille va ensuite sur Fontaine avec ordre de nous attendre au pont de la Nonette que nous devons traverser, et que nous passons peu après.

Nous voilà dans la forêt d'Ermenonville, sur le pavé d'Avesne. Ici, je suis certain de ne pas m'égarer, j'y suis passé tant de fois en suivant des chasses à courre !

Je suis étonné de l'importance que prend le moindre bruit lorsque les nerfs sont tendus, que l'attention est entière et qu'on cherche à deviner ce qu'on ne peut distinguer, ou percevoir ce qu'on ne peut entendre.

Un faisan glisse sur la bruyère, un lapin fait un bond et se terre, une biche s'enfuit brusquement, et l'on hésite, on se demande si on ne va pas tomber dans un piège.

Est-ce une illusion, nous sommes plusieurs qui croyons avoir vu sur notre droite une lueur de cigarette. Des hommes à pied vont voir sous les sapins ; ils ne trouvent rien.

Des cadavres de chevaux, tombés quelques jours auparavant, répandent une odeur pestilentielle.

Il en est ainsi pendant cinq kilomètres ; je pourrais compter, à l'odorat, le nombre des charognes

que nous croisons ou que nous laissons à côté de nous, dans les hautes fougères.

Enfin, voici devant moi une sorte de rideau grisâtre ; c'est la première maison d'Ermenonville.

Sans m'engager dans le bourg, je tourne à droite et bientôt nous arrivons à Ver. La • brigade est là tout entière. C... est à mes côtés. Il rit.

— Tu t'en fous toujours?

— Non, mais ce qu'on a rigolé cette nuit !

Et mettant pied à terre, il prend mon cheval pour le conduire à l'écurie.

Le colonel R..., chef d'état-major du corps de cavalerie, a rejoint la colonne par la route de Senlis à Ermenonville. Il nous apprend que les deux autres brigades sont tout près. Il me fait appeler et veut bien me dire quelques paroles flatteuses. Un peu plus tard, vers deux heures du matin, le général B... qui est arrivé, me fait appeler à son tour et me retient à sa table.

Dans tout le village on n'a pu trouver que trois œufs. J'en prends un, le général, en prend un autre. Un instant après il m'offre le troisième. Pendant que je refuse timidement, le commandant L... me glisse à l'oreille que le général

prend ses deux œufs tous les soirs, et qu'il n'insiste que pour la forme. Mon refus devient dès lors plus net, et le général, ce soir-là comme les précédents, a mangé ses deux œufs.

---

10 septembre. — Officier de liaison ! — Mortefontaine. — . — Coucher à Saint-Firmin.

Nous partons assez tard ; il est sept heures quand la division se rassemble. Je vais encore une fois saluer le colonel R... et je rejoins mon régiment.

Mon colonel me reçoit assez mal. Il ignore ce que j'ai fait la veille. Après avoir entendu mes explications, il m'apprend que je suis désigné pour remplacer le capitaine de S.-S... évacué sur Paris.

Me voilà donc officier de liaison entre la ᵉ division de cavalerie et la ᵉ brigade de dragons.

Je suis enchanté de remplir ces nouvelles fonctions qui me permettront de voir des choses intéressantes, et me sortiront du terre à terre journalier de la troupe.

La journée est assez monotone. Nous retraitons sur Senlis en faisant un grand crochet vers Paris.

A Mortefontaine, on nous raconte un incident qui s'est passé dans les derniers jours d'août.

Une division de cavalerie, formée à Roye au retour de Belgique, par les éléments les plus valides de chacune des trois divisions du corps S..., avait été laissée avec l'armée M..., débarquée vers Montdidier, afin de permettre au reste du corps de cavalerie exténué de s'écarter vers Beauvais, et d'y prendre un peu du repos auquel il aspirait depuis un mois ! Elle était connue sous le nom de « division provisoire ». S'étant arrêtée dans la région, un escadron de cuirassiers avait cantonné au château. La localité était aussi occupée par un détachement de territoriaux. Dans la nuit, des coups fusil se font entendre près du pont, à l'entrée du village. Quelques soldats, qui gardent le passage, répondent au feu de l'ennemi. Les cuirassiers, m'assure-t-on, sans que je puisse vérifier le fait, ont aussitôt pris leurs armes, sellé leurs chevaux et sont partis dans la direction de Paris.

CENSURÉ

CENSURÉ

Avant d'arriver à la Chapelle-en-Serval, nous rencontrons le convoi de la division. Le vaguemestre remet quelques lettres ; j'en reçois deux pour ma part, ce sont les premières depuis que j'ai quitté Paris.

Après une halte près d'Ory-la-Ville, nous traversons ce bourg presque désert. Plusieurs maisons ont été pillées, des meubles éventrés et des débris de vaisselle encombrent les bords de la route. De là, nous nous dirigeons sur Pontarmé et nous arrivons à Saint-Firmin après avoir traversé la forêt de Chantilly.

Il est huit heures du soir. J'ai reçu l'ordre de rejoindre chaque jour mon peloton, après avoir

porté au général de brigade l'ordre de stationnement pour la nuit. Au moment où je retrouve mon régiment, j'apprends que mon escadron est en arrière-garde et qu'il ne sera là qu'un peu plus tard.

Le temps passe. A neuf heures, je n'ai encore rien vu. Je n'ai pas dîné, il ne reste plus rien dans les boutiques du village. J'avise une cuisine, c'est celle de l'état-major ; je m'installe dans un coin, et le cuisinier, bienveillant, me fait partager son repas.

Pendant que je mange « sur le pouce », le maréchal des logis chef de mon escadron, venu aux ordres, m'apprend que je suis cantonné dans une ferme des environs, au Courtillet. Je cherche mon cheval et mon ordonnance que j'avais placés au coin d'une rue ; impossible de les trouver. Très mécontent, je me rends à pied à la ferme.

En y arrivant, quel n'est pas mon étonnement de trouver mon capitaine et mes camarades assis devant une table bien servie et dégustant une excellente bouteille de vieux bourgogne. J'apprends aussi que mon ordonnance et mon cheval sont à l'écurie.

Tout est pour le mieux. La vie est belle ; je me remets à table et je dîne derechef avant de me coucher dans un excellent lit.

11 septembre. — Les ruines de Senlis. — Attaque de la ᵉ division. — Le sous-lieutenant R... — Verberie : le pillage du château. — Monsieur l'aumônier.

Le régiment monte à cheval à cinq heures. Il se dirige vers Senlis !

Je sens mon cœur se serrer au souvenir des années passées dans cette ville. Me voilà devant mon logement de garçon ; c'est ensuite la maison de la rue de Beauvais où j'ai passé des moments si heureux ; voici le trottoir sur lequel je me suis jadis fendu la tête en tombant de cheval...

La ville est triste. Il y a peu d'habitants. Elle a beaucoup souffert, paraît-il. Sur la place, je m'arrête un instant et j'apprends les horreurs de l'occupation allemande. C'est le 5 septembre que l'ennemi est entré dans la ville. Il a prétendu que l'élément civil avait tiré sur ses troupes. On m'affirme que c'est faux, et que l'erreur provient de ce que des tirailleurs algériens occupaient encore les maisons du faubourg de Paris au moment où les Allemands pénétraient dans la ville. Le Maire, M. Odent, un très pacifique mar-

chand de bois, a payé de sa vie ce fait dont il n'était nullement responsable. On me cite les noms de quelques personnes que j'ai connues, et que les Allemands ont poussées devant eux lorsqu'ils poursuivaient les arrière-gardes françaises dans la forêt de Chantilly et le bois de Pontarmé.

Dans la rue de la République, ils ont achevé de six coups de fusil le soldat D..., déjà grièvement blessé. La femme et la fille de ce dernier furent ensuite mises en avant des premières lignes allemandes pour servir d'écran à des éclaireurs, et l'enfant reçut une balle.

Des maisons ont été pillées rue de l'Apport-au-Pain, une bijouterie dévalisée.

Les abords de la Grande-Rue ont été brûlés. Je la parcours dans toute sa longueur. Parmi les tristesses de l'incendie, du pillage et du vol, je reconnais toutes les maisons dont il ne reste plus que les ruines. Leurs habitants me reviennent en mémoire ; j'en vois quelques-uns très aimables et d'autres malveillants, à l'esprit mesquin mais je ne peux m'empêcher de constater l'ironie du sort qui les met tous maintenant sur le même pied d'égalité devant la misère et la ruine.

CENSURÉ

Je vois la maison Fenwick, ancienne caserne des gardes du corps pendant les déplacements de chasse de la cour. Réparée à grands frais l'année précédente, il n'en reste que les murs.

Je passe à côté de la maison Waskiewicz, dont le salon est à moitié brûlé. Le reste de la maison a été épargné par on ne sait quelle ironie du sort. Puis, c'est la maison Labour, la maison de Lafond, où la veuve du général bien connu a longtemps cherché dans les ruines les souvenirs de son mari : épées, décorations, portraits. En face, c'est l'étude Delaunay dont il ne reste rien, pas plus du mobilier que des minutes d'archives de plusieurs générations de notaire.

L'incendie a détruit cette rue de la République, où tant de belles maisons entourées de jardins donnaient à Senlis un aspect riant et sérieux en même temps. Seuls, deux ou trois édifices où logeaient des officiers boches ont été épargnés, ainsi que l'hôtel du Grand-Cerf, qui est demeuré indemne au milieu des ruines environnantes.

Nous quittons toutes ces misères et nous dirigeons vers Rully et Le Huleux. A Duvy, nous apprenons que, quelques jours auparavant, les Allemands, dans leur marche sur Senlis, ont, là

encore, mis des civils devant eux. C'est ainsi qu'une femme a été tuée et que le concierge de la sucrerie a eu le bras cassé par une balle française.

Dans tout le pays, c'est un immense cri d'indignation.

A Béthisy-Saint-Pierre, on me cite des faits ignobles que la plume se refuse à décrire et dont furent victimes de malheureuses femmes. Nous nous arrêtons assez longuement dans une auberge.

On nous annonce que la ᵉ division a été très malmenée dans la direction de Villers-Cotterets. Son artillerie a été prise sous un feu d'infanterie pendant qu'elle marchait à flanc de coteau. Des hommes et des chevaux ont été tués, des canons ont dû être abandonnés.

Des reconnaissances mêmes, éléments cependant très mobiles, ont beaucoup souffert. Nous voyons un officier tué sur le bord de la route, c'est le sous-lieutenant R..., du ᵉ dragons. Dans la poche de sa tunique, nous trouvons un carnet de route que nous recueillons pieusement pour le transmettre à sa famille. La balle qui a tué l'officier en l'atteignant au cœur a d'abord traversé le carnet, il est plein de sang (1).

1. L'officier appartenait à un détachement de la ᵉ division de cavalerie, qui cherchait à rejoindre sa division. Dans la

Des canonniers sont encore étendus sur la route ; un brigadier a la jambe prise sous le corps de son cheval ; tous deux sont tombés ensemble en trouvant le même mort.

A cinq heures, nous arrivons à Verberie ; les Allemands en sont partis vers midi. Dans la rue où doit loger mon escadron, quelques habitations sont brûlées. Il en est d'intactes cependant, et nous installons notre popote dans l'une d'elles. Elle appartient à un ancien capitaine d'infanterie de marine. Une vieille servante nous apprend que le matin même trois officiers boches l'avaient réquisitionnée, qu'ils ont commandé leur dîner, et qu'il est servi pour nous.

Il n'y manque rien, pas même le champagne.

On parle, à Verberie, d'un acte de courage accompli par les troupes anglaises pendant la retraite sur Paris. La cavalerie y exécuta une charge qui restera célèbre :

Une batterie ennemie ayant tiré sur une brigade de cavaliers qui se préparaient à faire boire leurs chevaux, ceux-ci, sans se presser, montèrent à cheval, chargèrent la batterie et s'en emparèrent. Ils perdirent du monde, mais on est obligé de

nuit, il s'est heurté à des fantassins,les a chargés et traversés. L'officier a été tué au passage, c'est ce qui explique que son corps n'ait pu être enlevé.

reconnaître qu'il n'y a pas de façon plus élégante de venger une insulte. Il m'a cependant été impossible d'obtenir la confirmation du fait.

J'aperçois pour la première fois un officier revêtu d'un uniforme bizarre : tunique noire, culotte de la même couleur avec bande de soie, képi noir à trois galons d'argent. Il est rasé, gras et rouge ; son physique est avenant et du reste sympathique.

Un fourgonnier, avec qui je l'ai vu parler quelques instants plus tôt, m'apprend que c'est l'aumônier de la division : Monseigneur M. de L... aussi connu à Rome qu'à Paris.

Un épicier qui prend le frais devant sa boutique me conseille de visiter le château d'Aramont où est installé l'état-major B... J'y cours. La grille est ouverte, je rentre dans le parc et j'aperçois des soldats qui descendent les marches du perron d'honneur. Je pénètre à mon tour dans le château et je me heurte, dans la cage de l'escalier, à un chaos formé de caisses, de matelas, de paillasses crevées, d'armoires renversées.

Les officiers allemands ont fait coucher là leurs soldats fatigués. J'entre dans les salons, dans la salle à manger ; c'est partout le même spectacle. Comment ont-ils eu l'audace de loger ces êtres grossiers dans des locaux, où les objets d'art, les

beaux meubles, les tapisseries de prix prouvaient suffisamment que leur propriétaire, en les laissant en place, n'avait pas l'intention de se dérober aux obligations du cantonnement.

Mais le château d'Aramont appartient au maire de Verberie, qui est mobilisé comme officier dans l'armée française.

Voilà la vengeance des Boches !

Un billard est renversé les pieds en l'air ; sur le parquet du grand salon, gisent pêle-mêle de la paille, des draps, des glaces, des meubles recouverts de tapisserie d'Aubusson, des lambeaux de tentures, des figurines de Saxe plus ou moins cassées, des porcelaines de valeur dans lesquelles ces brutes ont mangé leur soupe ou déversé le trop plein de leur ventre satisfait.

Au premier étage, dans les chambres, les armoires et les commodes ont été ouvertes. Du linge fin, des mouchoirs de batiste et de dentelle, des chemises de femme, des robes, sont répandus de tous côtés. Les bijoux ont disparu, du moins ceux qu'on a pu trouver. Les glaces sont cassées, et s'il est resté des objets de valeur dans cette magnifique demeure, c'est que les occupants n'ont pas eu le temps de les emporter ou de les briser.

Je ne comprends pas que l'on permette de visiter ainsi sans contrôle toutes les salles du château,

car on pourrait dire par la suite que les soldats français ne se sont pas fait faute de continuer le pillage commencé par les Allemands.

Moi qui en ai vu plusieurs, je puis affirmer que j'ai constaté chez eux une sorte de pitié respectueuse et déférente.

Je suis écœuré, je reviens chez ma vieille femme. A l'entendre, je vois qu'elle n'est pas une amie politique du maire. Elle me fait une profession de foi électorale, faite de potins et de scandales locaux, qui m'écœure : je la quitte un peu brusquement et vais me coucher dans le lit d'un des Prussiens. La vieille a-t-elle changé les draps ? Drôle de question vraiment pour un militaire en campagne... Je vais bien dormir !

---

12 septembre. — Le passage de l'Oise. — Arrestation d'un espion. — Traversée de Gournay. — L'ombre du général. — Saint-Martin-aux-Bois.

Nous partons à midi, Nous passons l'Oise sur un pont de bateaux construit en une nuit par les sapeurs de la e division (1), avec des matériaux préparés par les Allemands.

Ce pont ne rappelle en rien les modèles réglementaires qu'on m'a fait voir en temps de paix. Il se compose de deux grandes péniches, placées côte à côte perpendiculairement aux bords de la rivière et maintenues par des madriers à une distance de deux mètres. Entre ces péniches, des poutrelles forment un plancher ; sur les côtés, des garde-fous préservent des accidents.

J'assiste, avec l'état-major, au passage de la e division. Un cheval effrayé fait un bond et tombe à fond de cale dans une des péniches. Il est ahuri, et se laisse sans difficulté passer sous le

1. Cités à l'ordre du jour du corps de cavalerie pour ce beau travail.

ventre des courroies qui le ramènent à la hauteur du pont. L'artillerie passe difficilement ; les servants se mettent aux roues ; le pont cède légèrement.... mais ne rompt pas.

Nous partons dans la direction du Nord. Le temps qui a été beau dans la matinée tourne à l'orage, et c'est sous une pluie diluvienne que nous entrons à Gournay-sur-Aronde.

Nous mettons pied à terre dans la rue principale.

Deux boulangers, dont les maisons sont voisines, nous vendent un prix fou quelques morceaux de pain rassis.

La pluie tombe de plus en plus. Au bout d'une heure, nous apprenons l'arrestation d'un Polonais que le colonel R... interroge dans une auberge.

Une autre heure passe, toujours sous la pluie. Malgré nos manteaux, nos vêtements sont mouillés, les selles et les harnachements sont gonflés par l'eau.

On signale l'arrivée d'« un agent de renseignements » qui a traversé les lignes allemandes près de Montdidier. Son compte rendu est, paraît-il, intéressant. Il repart et doit revenir dans quelques heures. Ordre est donné aux avant-postes de le laisser passer.

Nous remontons à cheval dans une nuit noire ;

on n'y voit pas à un mètre. La pluie m'oblige à baisser la tête, Je laisse marcher mon cheval. Je me trouve à côté de mon ami, l'interprète D.... Nous n'échangeons pas une parole.

Il est minuit. J'ai toutes les peines du monde à me tenir éveillé. De temps en temps, malgré la pluie qui coule sur ma poitrine, je m'endors pour me réveiller en sursaut.

Dans un de ces réveils subits, il me semble que mon voisin n'a pas la silhouette habituelle ; il semble dormir lui aussi.

— Quelle nuit, D..., lui dis-je, nous nous en souviendrons.

Pas de réponse.

Alors, me rapprochant davantage, je dis à très haute voix :

— Ce n'est pas D... ?... Qui est là ?

Une voix sourde me répond :

— C'est le général !

Inutile de dire que je recule d'un rang. Cette fois je suis bien à côté de D... qui ne s'est aperçu de rien. Le général B... a bien voulu oublier cette involontaire familiarité.

A un croisement de route, le commandant V... chef d'état-major de la division, me dit que le • dragon a pris la direction de droite ; mais il fait tellement noir que je vais me perdre si je

cherche à le rejoindre... Sur ma demande, j'obtiens de rester auprès de lui.

A Saint-Martin-aux-Bois, nous mettons pied à terre.

J'essaie de sécher mes vêtements autour d'un poêle. Je n'y réussis guère. Peu après, je m'asseois à la table du général. A sa droite, je vois de nouveau l'officier habillé de noir qui m'avait tant intrigué. Il me rappelle les moines-soldats du moyen âge : pas de brassard, pas de croix rouge, mais un petit crucifix sur la poitrine, et le revolver au côté.

Monsieur l'aumônier a bon appétit ; il a le visage de l'homme heureux. J'ai su depuis que, malgré ses éperons, il avait fait l'étape dans l'ambulance.

Où vais-je passer la nuit ? Vers deux heures on m'indique un logement. Je m'y rends en hâte espérant me reposer un peu. Désillusion ! J'y trouve installé le corps de garde de l'artillerie.

C'est une maison basse, abandonnée. Dans une chambre voisine (ma chambre), j'entends des ronflements sonores. Ce sont deux artilleurs, habillés et équipés, qui sont étendus sur mon lit. Je suis désolé de prendre leur place, mais mon billet de logement est régulièrement établi. Les draps sont noirs, le matelas usagé, l'oreiller sent la sueur ; je me repose quelques instants.

14 septembre. — La e brigade bombarde la gare de Chaulnes. — Un bout de conduite à une aimable espionne. — Le dragon C... — En face de vingt dragons allemands. — Un moment pénible. — Retour à Rozières-en-Santerre.

Nous nous rapprochons de l'ennemi. Il fuit, mais nous le gagnons de vitesse. C'est du moins ce qui nous est confirmé dans un gros village où nous arrivons vers midi : Rozières-en-Santerre.

Déjà hier, la poursuite a continué sans incidents jusqu'à notre arrivée à Warsy, dans la Somme, où nous avons cantonné.

Un officier d'état-major a conduit à la e division de cavalerie une jeune femme qu'il avait trouvée en panne sur la grand'route et qui se disait femme d'un industriel du Nord fuyant les Boches. Il l'a reconduite jusqu'à Montdidier (1).

Les Allemands enlèvent sur leur passage tous

1. Par quel hasard était-elle de retour à Warsy le lendemain, je l'ignore ! Tout ce que je sais c'est que la femme en question a été arrêtée sous l'inculpation d'espionnage.

les vivres qu'ils peuvent trouver. L'Intendance ne fournit plus de fourrage, et comme on ne trouve pas d'avoine, les effectifs fondent, des chevaux fatigués ne peuvent plus suivre et sont abandonnés.

La division se masse à la sortie nord de Rozières. La ° brigade, chargée d'effectuer un mouvement offensif, s'ébranle avec quelque hésitation ; l'ennemi ne se laisse pas accrocher.

Les deux batteries qui restent avec la division commencent un feu indécis sur la cavalerie ennemie qui est signalée près de là.

Le feu cesse. On entend à quelques kilomètres le canon de la e brigade qui a été envoyée à Chaulnes pour y bombarder la gare.

On apprend bientôt que le général S... s'est emparé d'un train en partance et qu'il a saisi quelques milliers d'œufs et trois cents moutons. Voilà qui améliorera l'ordinaire de la division!

Vers six heures, le commandant V... m'envoie porter au général S... l'ordre de stationnement. Je dois le trouver dans la direction de Chaulnes.

Suivi de mon brave C..., je suis d'abord la grand'route de Rozières. A Mahéricourt, les habitants me disent qu'il y a de nombreuses

patrouilles ennemies dans la région et qu'il est dangereux de s'y aventurer.

Entre la voie ferrée et la route se trouvent des boqueteaux qui d'habitude servent de refuge aux lièvres de la plaine. Ils me semblent, cette fois, tout indiqués pour abriter des coureurs ennemis.

Le brave C... offre d'aller personnellement reconnaître quelques-uns d'entre eux. Si l'ennemi les occupe, il va à une mort certaine. Je ne veux pas blesser sa susceptibilité et lui donner l'ordre formel de rester avec moi ; mais je l'invite à la prudence. Il insiste, il veut à tout prix faire quelque chose pour me prouver son dévouement. Et pendant que je vais dans la plaine voir si la brigade ne serait pas pied à terre dans un repli du terrain, ce brave petit homme court vers les refuges éloignés de 15 à 1.800 mètres et les inspecte successivement.

Nous nous rejoignons ; il n'a rien vu, moi non plus. Nous continuons notre itinéraire en suivant la route nationale.

Deux passants nous donnent des renseignements contradictoires. D'après l'un, Chaulnes est aux mains de l'ennemi ; d'après l'autre, nous y sommes installés. J'ai déjà appris combien il faut se méfier des gens rencontrés la nuit, errant dans la zone des armées. La plupart sont des

espions, et je ne comprends pas que la gendarmerie ne patrouille pas sur les routes. On place des postes de troupe aux entrées de villages, on construit des barricades ; mais qu'est-ce qui empêche ces gens de passer à travers champs dès qu'ils s'approchent d'un centre habité ?

CENSURÉ

Avant d'arriver à Chaulnes, nous traversons un passage à niveau. Les projectiles de nos canons ont fait des dégâts considérables. La barrière est disloquée, tordue, les disques sont renversés, les rails arrachés ; les trains ne peuvent plus passer.

La nuit est devenue tout à fait noire. Il est neuf heures, une pluie fine tombe sans discontinuer. Nous traversons le passage à niveau et atteignons quelques mètres plus loin un tournant de la route. C... met pied à terre, frappe à la porte d'une maison basse, et un homme apparaît.

— Où sont les dragons ?

— Ils étaient ici dans la journée, répond notre homme, mais ils sont partis depuis longtemps.

Seul un détachement est arrivé il y a un quart d'heure environ ; il doit être dans la cour de la gare. Allez jusqu'à l'estaminet qui se trouve sur cette place, on vous donnera des renseignements plus précis.

C... remonte à cheval et nous parcourons soixante ou quatre-vingts mètres. Sur la place, dont nous ne pouvons distinguer les limites à cause de la nuit, nous apercevons un peu de lumière au travers d'un volet mal clos ; sans descendre de cheval, nous nous rapprochons ; C... frappe, la fenêtre ne s'ouvre pas. Il met le sabre à la main, frappe plus fort avec sa coquille, et le volet s'entr'ouvre nous enveloppant d'une lumière qui nous aveugle.

Un homme âgé nous parle à voix basse, très rapidement. Nous apprenons qu'à quelques mètres de nous, un détachement ennemi d'une vingtaine d'hommes a mis pied à terre.

Le volet se referme. Très bas, je demande à C... s'il voit quelque chose. Il me répond négativement.

Presque au même moment, un bruit de sabots heurtant le sol attire notre attention et nous distinguons, tout près de nous, des silhouettes silencieuses, à peine perceptibles dans la nuit.

Que faire ? Nous avons deux sabres, ils ont

vingt revolvers. La lutte serait par trop inégale, et ce n'est pas cela qui m'aiderait à retrouver mon général. Il ne me reste qu'à faire demi-tour, et nous repassons au pas les quatre-vingts mètres qui nous séparent du tournant de la route, le dos courbé, dans l'attente des coups de fusil. Je regarde C..., il ne rit plus.

Je viens de passer un des moments les plus angoissants de ma vie ; j'en arrive à me demander si je n'ai pas été le jouet d'une illusion.

Ayant rappelé l'homme que nous avons interrogé tout d'abord, nous l'envoyons aux renseignements. Il revient en courant et nous confirme à voix basse que ce sont bien des cavaliers ennemis. Ils se sont ressaisis et cherchent à nous couper la route. Nous entendons en effet le bruit des éperons heurtant l'acier des rails ; le détachement cherche à nous arrêter derrière le passage à niveau. Il doit nous prendre pour deux cavaliers égarés à la recherche de leur régiment.

D'un bond, nous passons dans le champ voisin, et nous disparaissons dans la nuit.

A Chilly, nous apercevons de la lumière dans une maison, la porte s'ouvre, une vieille femme nous appelle ; elle veut absolument nous donner du café. C... n'ose exprimer son avis, mais je devine sa pensée. Nous buvons en hâte une

espèce de mixture chaude fortement additionnée d'eau-de-vie, et nous repartons pour Rozières où nous arrivons vers une heure du matin.

Je fais mon compte rendu au commandant V... Le [e] dragons est cantonné à Vauvillers dont la plupart des maisons ont été incendiées ; la région est sillonnée de patrouilles ennemies et je risque de tomber sans gloire au bord du chemin.

Dans ces conditions, le commandant estime qu'il vaut mieux que je passe la nuit avec l'état-major. Je reste donc à Rozières.

---

15 septembre. — Nous entrons à Péronne. — Réception enthousiaste. — L'hôpital. — Interrogatoire d'un officier prisonnier. — Buire.

Nous repartons de bonne heure et marchons sur Péronne. L'ennemi l'occupe encore, dit-on, et il va falloir se battre dans la ville.

Vers midi, nous arrivons à Barleux ; l'ennemi fuit devant nous. Nous profitons d'une halte pour déjeuner à l'auberge.

J'ai constaté qu'à la guerre on a toujours faim ou envie de dormir. Aussi mange-t-on à toute heure du jour, et donne-t-on au sommeil les instants de repos. Cela s'explique par l'effort physique et cérébral que l'on doit déployer et qui se traduit par une fatigue correspondante.

Aujourd'hui, l'aubergiste nous reçoit avec enthousiasme ; c'est la première fois depuis l'invasion qu'elle revoit des culottes rouges. Elle nous promet une surprise et revient peu après de son jardin en portant deux bouteilles de champagne encore couvertes de terre. Avec un rire clair, elle

ajoute en les mettant sur la table : « Encore deux que les Prussiens n'auront pas. »

Avant d'arriver à Péronne sur une hauteur surmontée par un moulin dont les ailes tournent gaiement, nous voyons des tranchées, chose nouvelle pour nous.

En avant de ces tranchées, à proximité d'un champ de betteraves, sont des trous de tirailleurs. Nous comprenons alors toutes les surprises des premières rencontres ; quelques isolés fuyant devant une attaque impétueuse de nos troupes et disparaissant brusquement dans des tranchées où des mitrailleuses déclanchaient aussitôt leur tir.

Nous descendons une dernière côte et entrons dans Péronne.

Le pont est démoli, mais les Allemands, méthodiques comme toujours, l'ont reconstruit, et là où ils sont passés le matin, nous les suivons le soir.

Nous arrivons au milieu d'une population en délire. On crie : « Vive la France ! » on chante *la Marseillaise*, des drapeaux tricolores se déploient sur notre passage, la foule applaudit.

Ce n'est plus un « nach Pariss » qu'on leur crie aux oreilles, ce sont des paroles d'espoir que nous leur apportons, paroles d'espoir et de délivrance.

Dans une petite rue étroite, à la fenêtre d'une

pauvre mansarde, j'aperçois deux vieillards, un très vieux ménage. Ils se tiennent par la taille, et l'homme, les yeux pleins de larmes, essaie d'exprimer sa joie, mais l'émotion est trop forte, les sons ne sortent pas de sa gorge, et il ne peut qu'agiter, à petites saccades, un minuscule drapeau déjà trop cher pour sa petite bourse.

Sur la place, la sous-préfecture est brûlée, quelques maisons sont en ruine. Ici, comme à Senlis, nous voyons des indications à la craie faites par les vaguemestres allemands ;

CENSURÉ

(1).

Nous passons à côté de l'hôpital. Aux fenêtres nous voyons des Français et des Allemands blessés ou malades. Les premiers sont radieux ; les seconds abattus ; ni les uns ni les autres ne s'attendaient à nous voir si tôt.

Ils sont encadrés par un nombre inusité d'infirmières de la Croix-Rouge allemande, qui nous regardent passer d'un œil malveillant.

1. •

J'apprends que l'avant-garde a découvert à l'hôpital une grande quantité d'armes et de munitions : une centaine d'infirmiers plus ou moins suspects étaient chargés du soin des malades ; sous chacun de leur lit des fusils étaient cachés. L'un d'eux même a mis en joue un officier qui s'avançait vers lui, plein de confiance dans la croix rouge qu'il portait au bras.

On l'arrête. Il nous suit, ainsi qu'un jeune sous-lieutenant du ᵉ dragons qui a été fait prisonnier dans la matinée.

Nous continuons la traversée de Péronne et prenons la route de Saint-Quentin. Nos prisonniers sont l'objet des huées de la population ; certains habitants s'approchent d'eux et les menacent du poing ; les femmes sont les plus exaltées et l'escorte a beaucoup de peine à les éloigner d'eux.

Nous nous arrêtons bientôt et j'assiste à leur interrogatoire. L'infirmier est d'une intelligence tout à fait ordinaire ; un autre prisonnier n'est pas plus digne d'intérêt. Il n'en est pas de même du sous-lieutenant.

Celui-ci, un tout jeune homme imberbe, commence à dire à l'interprète qu'il ne comprend pas le français ; quelques instants après il s'exprime dans notre langue avec une parfaite correction. Il nous apprend qu'il est parti en reconnaissance

depuis six jours, qu'il a successivement perdu tous ses hommes et tous ses chevaux, et qu'il était lui-même démonté quand on l'a pris. A ce moment, surpris par l'avance française, il ne savait plus exactement où il était ; il n'a rien mangé depuis la veille.

On le fouille, on trouve sur lui deux boussoles, dont l'une possède encore l'étiquette du marchand, deux montres, des couteaux, un portefeuille neuf. Il explique qu'il a régulièrement acquis tous ces objets.

Un habitant qui nous a suivis assure le contraire et l'accuse formellement d'avoir mis le feu à quelques maisons de Péronne. Le chef d'état-major coupe une de ses pattes d'épaule. Le drap gris qui la recouvre cache en effet le galon d'argent, insigne de son grade. C'est bien un officier : le commandant V... et l'interprète D... l'interrogent. C'est un lieutenant du régiment de dragons Reine Olga.

Il a bien l'attitude insolente du parfait officier de cavalerie allemand : beaucoup de chic, une tête de bellâtre, le regard arrogant.

Sous les observations violentes de l'interprète qui lui reproche sa conduite, il ne bronche pas.

L'habitant précise ses accusations, mais il est seul et on ne peut fusiller un officier sur les affir-

mations d'un témoin plus ou moins sujet à caution.

Je sens sur mon coude une légère pression. C'est C... qui veut me parler. Je l'interroge du regard, il me répond d'un air embarrassé :

— Si mon lieutenant voulait, je pourrais peut-être le conduire ce sale Boche, le conduire où on voudra. Je puis vous assurer qu'avant longtemps il sera en lieu sûr. Je m'en charge, j'ai justement dans ma poche un browning qui vient d'Allemagne. Je lui fais comprendre qu'il est ordonnance et non garde-chiourme, encore moins bourreau.

On enlève au prisonnier sa deuxième patte d'épaule. Croyant à une sorte de dégradation il se raidit sous l'outrage et prend une attitude plus insolente encore. Il est immobile, au garde-à-vous, le regard fixé droit devant lui, la lèvre sarcastique. Les gendarmes le conduisent à l'arrière.

Nous arrivons sans incident à Buire, où nous cantonnons.

---

16 septembre. — La fatigue est générale. — Prise d'une auto allemande. — L'ingénieur belge. — Bombardement du Fayet et de la gare de Saint-Quentin. — La batterie C...

Nous partons à quatre heures du matin. La poursuite continue, mais les effectifs fondent de plus en plus. Les ferrures manquent. Dans chaque village, c'est par dizaines que les cavaliers mettent pied à terre aux échoppes des forgerons.

Les maréchaux s'emparent de tous les fers qu'ils peuvent trouver chez leurs collègues civils, et vivement les mettent aux pieds des chevaux. On est obligé de s'arrêter de temps en temps pour permettre à ces groupes de rejoindre la colonne. Ces derniers n'arrivent souvent jusqu'à nous qu'en prenant une allure désordonnée qui contribue encore à fatiguer leurs montures.

Nombreux sont les chevaux qu'on doit abandonner le long des routes. Certains tombent d'épuisement et meurent là où ils sont arrêtés. D'autres, les sabots en sang, essaient vainement d'avancer.

Aux uns et aux autres on enlève prestement le paquetage que l'on met en hâte sur un fourgon ou sur une voiture de réquisition, et les cavaliers démontés tâchent de retrouver les convois, pendant que leurs chevaux, dans un dernier effort, tendent encore le cou vers la colonne qui disparaît peu à peu.

Rien n'est plus saisissant que la vue de ces pauvres bêtes qui se rendent instinctivement compte qu'elles sont vouées à l'abandon et à la mort, et cherchent, dans un dernier effort de leurs muscles raidis, à se hisser vers les camarades qui disparaissent, au tournant de la route, et continuent leur carrière.

En cours de route, nous trouvons des journaux, Comment ont-ils pu parvenir jusqu'ici; on les parcourt attentivement. On y cherche la confirmation des bruits qui nous sont parvenus. On avait appris, et cela venait on ne sait d'où, que nous avions déclaré la guerre à la Turquie et à la Hollande, que Rotterdam était bombardé par la flotte anglaise... Nous ne voyons rien de tout cela!

Nous marchons dans la direction de Saint-Quentin. Pendant une halte, nous voyons arriver une automobile montée par deux civils portant le brassard de la Croix-Rouge. Ce sont deux habi-

tants de Saint-Quentin qui se sont échappés sous prétexte de ravitailler un hôpital et qui demandent à parler au général commandant la cavalerie. Ils disent qu'un corps d'armée allemand est dans la ville.

Pour ma part, je trouve étrange que deux hommes aient pu passer librement au travers des lignes ennemies.

Quelques renseignements reçus peu après nous disent que Saint-Quentin est très peu occupé et qu'il n'y reste que les troupes strictement nécessaires à la garde des voies de communication.

A dix heures, on arrête deux jeunes gens misérablement vêtus, qui s'avancent vers nous, le sourire aux lèvres. Ils se présentent à l'état-major, un livret à la main. Ce sont deux cavaliers du e dragons laissés en arrière dans la descente sur Paris, et qui, ayant appris l'approche des Français, sont venus se mettre à la disposition de l'autorité militaire.

Les chasseurs cyclistes de la division, ayant tiré sur une auto qui s'était avancée jusqu'à Pontruet et qui a été surprise par eux, crèvent le moteur et l'obligent à s'arrêter.

Pour tâcher de s'enfuir, un des officiers qui la montent jette par-dessus bord son camarade mortellement frappé. Cela n'empêche pas l'autre de

s'arrêter. Les cyclistes s'en emparent. Le chauffeur est indemne ; on le fait prisonnier, ainsi qu'un ingénieur belge, , qui est lui-même blessé à l'épaule.

Dans les coffres de l'auto et dans les bagages de ces messieurs, on trouve des montres, des robes, des fourrures, des sacs, des bijoux, de l'argent provenant évidemment de rafles opérées dans la région. Ceci dénote chez les Allemands la crainte de nous voir arriver ; ils s'empressent de faire leurs petites provisions avant de quitter le pays, à moins que notre prisonnier ne soit un vulgaire voleur de grand chemin.

CENSURÉ

(1).

Un peu plus tard, on nous affirme que Saint-Quentin est presque évacué. Il y a un aérodrome au Fayet, on le bombarde. Une reconnaissance d'avions nous apprend qu'il n'y a pas de troupes

1.

ennemies devant nous. L'aviateur est formel : « Il n y a rien, absolument rien. »

Le général B... se décide alors à lancer à longue portée, environ six kilomètres, quelques obus sur la gare.

La batterie C... se met en position et commence le feu. Mais, dès les premiers coups, elle est elle-même attaquée par une section ennemie qui se trouve à deux kilomètres, et qui lui envoie des obus de plein fouet. Le tir est tel que les pièces sont immobilisées ; servants et conducteurs se mettent à l'abri dans un repli de terrain, mais subissent des pertes.

Un homme reçoit dans ses bras la tête d'un cheval sectionnée par un obus qui n'éclate pas, tel un boulet d'autrefois.

On veut faire donner les deux autres batteries, mais les chevaux sont harassés. L'une est sur la route, au pas, et son capitaine déclare que c'est à peine si elle pourra rentrer au cantonnement ; l'autre est arrêtée et a besoin de quelques heures de repos.

Il faut donc attendre la nuit et la batterie C... rentre avec son matériel en ramenant ses blessés.

Ce fait m'a prouvé que les renseignements fournis par les aviateurs sont parfois sujets à

caution. Sans enlever quoique cela soit au mérite de nos pilotes dont la hardiesse et l'audace font l'admiration de tous, je crois que leurs reconnaissances sont souvent incomplètes, et qu'elles ne peuvent, dans certains cas, donner des résultats exacts, que si elles sont doublées par les observations de la cavalerie.

Si les aviateurs volent par tous les temps, ils ne voient pas toujours ce qui se passe au-dessous d'eux, parce qu'ils se heurtent à des obstacles matériels, nuages, bourrasques de pluie ou de neige, et que toute observation leur est dès lors interdite.

Le renseignement de l'aviateur est précieux quand il est positif. S'il a vu des colonnes de troupes en mouvement, un campement ennemi, il n'y a plus de doute, il a vu, et il peut estimer la force des troupes observées en se servant de points de repères qui lui sont familiers.

Mais, même par un temps clair, les aviateurs peuvent ne pas se rendre compte de ce qu'ils voient.

Les batteries sont souvent dissimulées sous des gerbes de paille, des branches d'arbres ou cachées dans des bois de sapin. L'infanterie peut ne marcher que la nuit, et s'abriter le jour dans des hangars, des maisons, des églises... C'est pour cela qu'un aviateur dit parfois qu'il n'y a rien là

où il y a quelque chose qu'il n'a pas vu. Ses renseignements négatifs ne doivent pas, *a priori*, être acceptés sans contrôle.

Le cas que je viens de citer en est un exemple probant : l'aviateur affirmait qu'il n'y avait rien devant nous, alors qu'à moins de trois mille mètres, une section d'artillerie, peut-être une batterie, devait quelques instants plus tard nous arrêter par son feu.

. . . .

Il a fallu attendre la batterie C... avant de nous diriger vers le cantonnement. Nous sommes tous très fatigués.

---

17 septembre. — On marche vers Saint-Quentin. — La mort du général B... — Le défilé de Peuilly. — Triste retour à Brusles.

Nous partons vers onze heures. Il pleut. Le général B... est décidé à tenter de nouveau quelque chose contre Saint-Quentin.

Les renseignements qu'il a recueillis sont des plus contradictoires. Aussi, pour ne pas jeter ses escadrons dans un guet-apens ou les lancer sous le feu de l'artillerie, il se résout à attendre les renseignements que doivent lui envoyer ses reconnaissances.

Ils n'arrivent pas vite ! Le général sait qu'une route est libre, celle qui, à la sortie de Peuilly, bifurque vers la *droite ;* il se décide à aller voir par lui-même l'aspect général du terrain.

Vers midi, il part en auto avec son état-major. Il désigne le capitaine de L... pour marcher à l'avant-garde. Celui-ci part, et, à la sortie de Peuilly, prend la route de... *gauche*, suivi à deux cents mètres par les autres voitures de l'état-major.

Trois kilomètres plus loin, près d'un petit bois, des coups de feu arrêtent la première voiture. Le capitaine descend, s'aperçoit de son erreur, et au milieu de la route, sous les balles, fait signe aux autres autos de faire demi-tour. Les chauffeurs ne comprennent pas, et doublent au contraire leur vitesse. Les voitures sont accueillies par une grêle de balles.

Elles sont si rapprochées qu'elles ont peine à faire demi-tour ; elles se gênent mutuellement. Enfin, l'une termine plus vite son mouvement. C'est celle du capitaine d'A...,

, détaché ce jour-là de l'état-major de la e division (1). Le général B... et le colonel R... se dirigent vers elle, mais au

1. .

CENSURÉ

moment où le général met le pied dans la voiture, il tombe le corps en avant. Une balle, arrivée par derrière, avait traversé la voiture, atteint le général au sommet du poumon, brisé une glace et blessé un des chauffeurs à l'oreille.

Le général B... se soulève, aidé par son chef d'état-major, lui-même blessé au genou, et parvient à s'asseoir dans la voiture qui l'emporte à toute vitesse vers Peuilly.

Là, on peut mesurer l'étendue du désastre. Le général est mortellement blessé, son sous-chef d'état-major, le commandant L... et un de ses officiers, le capitaine de la B..., déjà amputé d'un bras, sont tués. Le colonel R.., les capitaines de L..., et d'A..., le lieutenant G..., sont plus ou moins grièvement blessés.

On a raconté de diverses façons les derniers moments du général B... Je n'ai pas eu l'honneur d'en être le témoin. Je ne puis donner de détails, *de visu*, mais j'étais tout près de là. Je sais qu'il fit appeler le général B... auquel il donna, en pleine connaissance, toutes ses instructions, et le colonel F... pour lequel il avait une particulière affection.

Il expira en disant : « Je suis heureux de mourir pour la France. Puisse ma mort servir

d'exemple au corps de cavalerie. » Quoi de plus impressionnant et de plus noble !

Une demi-heure plus tard, le général B... prenait effectivement le commandement provisoire du corps de cavalerie, le général S... celui de la division, et le colonel F..., par délégation spéciale, le commandement de la e brigade de dragons.

Ce dernier part avec sa brigade pour essayer d'atteindre les détachements ennemis signalés près de Peuilly, mais ceux-ci sont déjà loin, se rendant peut-être compte des résultats qu'ils ont obtenus.

Celui qui a tué le général B... a remporté pour son pays une véritable victoire.

Je suis envoyé auprès du colonel F... au moment où il va partir, et je vois, en arrivant près de Peuilly, le e dragons rangé en bataille, dans un champ, le long de la route. Je m'arrête, j'entends le commandant : « Présentez sabre ! » exécuté à pleine voix par le colonel de ce régiment. Je salue moi-même, l'arme haute, et je vois passer sur la route, dans deux automobiles, les dépouilles mortelles de notre général et de ses officiers d'état-major.

Le silence est impressionnant. Rien de plus émouvant que cet honneur suprême rendu à notre

chef, tandis que le canon tonne à quelque distance, et que ces hommes sales, mal habillés, hirsutes et dans les yeux desquels on aperçoit un désir de vengeance, rendent un dernier hommage à celui qui depuis la Marne les conduisit à la victoire.

Au loin, les autos disparaissent. Je vais porter mes ordres, les opérations militaires recommencent : c'est la guerre !

On ne peut approcher de Saint-Quentin. Je rejoins en auto-mitrailleuse le colonel F... qui doit revenir en arrière.

Malgré tout, la mort du général B... atteint notre force morale, et c'est navrés que nous rentrons dans nos cantonnements.

Nous couchons à Brusles.

---

20 septembre. — C... est malade. — Prise d'un convoi automobile. — Un heureux branchement téléphonique nous met en communication avec la commandatur de Cambrai.

Mon brave C... est malade. Il est resté couché, ce matin, chez de braves gens qui lui ont donné l'hospitalité. Pendant qu'on selle mon cheval, je vais le voir. Il a la fièvre ; il sera certainement envoyé dans un hôpital. Il est à la fois ému et ennuyé. Comme je lui parle d'une évacuation possible, il se redresse sur son lit.

— Ah non, pas de ça ! Je veux bien me soigner, mais moisir dans un hôpital, me la couler douce comme un salaud pendant que les autres se font casser la gueule ! Jamais. Je serai bientôt là, mon lieutenant.

J'éprouve un réel chagrin à me séparer de ce brave garçon si courageux et si dévoué. Mais en campagne, le sentiment passe vite au second plan. Je lui serre la main et vais rejoindre mon état-major.

Va-t-on marcher de nouveau sur Saint-Quentin ? Le projet n'en est peut-être pas abandonné, mais le commandement paraît ne vouloir s'engager qu'après avoir pris toutes les précautions nécessaires.

On signale un gros de forces ennemies du côté de Vermand.

Avant-hier ont eu lieu à Péronne les obsèques du général B... Elles furent aussi simples qu'impressionnantes. Les officiers en grand nombre étaient venus rendre un dernier hommage à leur chef. Quelques civils s'étaient joints à eux en témoignage de reconnaissance. Péronne n'ignore pas que c'est la marche rapide du corps de cavalerie qui a obligé les Allemands à évacuer la ville.

Nous partons à cinq heures du matin. Nous apprenons bientôt que le e et le e dragons (brigade R...) ont pris à l'ennemi un important convoi d'autos. Quelques voitures ont été brûlées ; au loin, sur notre gauche, nous en voyons la fumée noirâtre. Malheureusement, on signale la mort d'un lieutenant, lâchement assassiné par un officier boche qui se constituait prisonnier.

Un de nos régiments, le e dragons, prend une auto-mitrailleuse ; c'est une réponse directe à

l'ennemi qui nous en avait pris une il y a quelques jours.

Nous possédons à la division un télégraphiste particulièrement remarquable, le capitaine C... Nul n'est son pareil pour savoir ce qui se passe chez le voisin. C'est ainsi qu'à la suite d'un habile branchement sur une ligne télégraphique allemande de   , nous avons eu des renseignements précis sur les positions des armées russes et anglaises.

Nous ne recevons pas de journaux, mais la commandatur se charge de nous donner les dernières nouvelles.

Nous couchons à Driencourt.

---

21 septembre. — Le rôle des vétérinaires. — On fusille un espion. — Les habitants de Cambrai fuient l'invasion.

Le commandant ne paraît pas très fixé sur ce qui se passe aux environs de Saint-Quentin, et sur les dispositions de l'ennemi.

Nous avons toujours devant nous la cavalerie du général von Marvitz, que nous talonnons depuis Verberie, mais derrière elle, qu'y a-t-il?

On nous donne un jour de repos. On en profite pour examiner d'un peu plus près les chevaux de la division. C'est la première fois, depuis que je suis au front, que je vois le vétérinaire passer la visite.

Jusqu'ici les lieutenants et les capitaines avaient amplement suffi à donner les soins nécessaires aux chevaux dont ils étaient responsables.

Les soins se réduisaient, du reste, à peu de chose : pansements sommaires, applications de teinture d'iode sur les plaies et les éraflures ; abandon sur les routes au cas où l'animal ne pouvait plus suivre la colonne.

Cette fois, on passe une visite générale et ce que je vois me confirme dans l'idée que le rôle des vétérinaires en campagne est des plus secondaires dans les régiments du front ; les soins qu'ils prescrivent pour les chevaux sont exactement les mêmes que ceux qui sont ordonnés par les officiers. Leur seule supériorité consiste en ce fait qu'ils peuvent disposer d'un plus grand nombre de médicaments ; et si nous avions dans les escadrons les remèdes que les vétérinaires possèdent dans leur cantine, nous pourrions très bien nous passer d'eux.

En tout cas, j'estime que deux vétérinaires pour un régiment constituent un véritable luxe pour le budget de la guerre.

Dans les circonstances présentes, le seul rôle du vétérinaire a été de dire au colonel qu'il fallait évacuer un certain nombre de chevaux, une moyenne de vingt-cinq par escadron, sous prétexte que les soins à leur donner seraient trop longs et trop méticuleux.

Je ne veux pas ici critiquer les vétérinaires ; je sais que les officiers de ce service ont toujours montré le plus grand dévouement, mais je suis obligé de reconnaître qu'ils ne peuvent se rendre utiles pendant la période active des opérations, parce qu'ils n'en ont pas la possibilité.

Le rôle ne devient effectif que pendant les repos ou les périodes de réorganisation. Mais là encore, il se borne à donner une appréciation sur certains chevaux, ou à prononcer leur évacuation. Je ne parle ici que des unités combattantes et non des formations de l'arrière.

On a fusillé hier un espion autrichien arrêté près de Nanteuil. J'avais déjà remarqué, dans un fourgon de la division, un civil qui avait toutes les apparences d'un ouvrier agricole ; c'était un jeune homme d'une vingtaine d'années, à l'œil vif, à la figure intelligente mais peu sympathique. Il était garçon de ferme dans l'Oise avant la guerre et y était demeuré pendant la mobilisation. Par la suite, il avait donné à l'ennemi des renseignements très précis, non seulement sur les ressources du pays, mais encore sur toutes les formations des troupes françaises qu'il avait pu voir dans la région. On ne l'a pas jugé plus tôt, parce qu'il a été impossible de réunir les officiers désignés à l'avance pour faire partie du conseil de guerre.

Condamné à mort, il a été fusillé et enterré au bas d'un talus, au sud de Driencourt.

Sur la route, je vois passer de nombreux émigrants, qui viennent des environs de Cambrai. Les Allemands, paraît-il, arrivent en force, et cantonnent autour de la ville.

22 septembre. — L'armée B... — Barbaries teutonnes. — Les communications téléphoniques de la commandatur de Cambrai.

On nous confirme que les Allemands se massent du côté de Cambrai. D'autre part, on fait courir le bruit que, de notre côté, une nouvelle armée arriverait près de Péronne, composée de troupes territoriales sous les ordres du général B...

L'ennemi qui attaque Barleux est tenu en échec.

Les habitants de la région s'empressent de fuir devant les Allemands. Ils se souviennent des atrocités commises par les Boches dans leur descente sur Paris. On nous dit qu'une fonctionnaire de B..., que je ne désignerai pas autrement, est morte après avoir été violée seize fois. Dans un village au nord de Péronne, au Mont-Saint-Quentin, ils violent aussi et tuent une femme, ainsi que son mari qui voulait la défendre. Pendant le repos, ce n'étaient que noces et beuveries. A Brusles, sur les bords de la route, on voit une croix surmontée d'un casque. C'est la tombe d'un

soldat ivre écrasé par les roues d'un fourgon. Je pourrais encore citer bien d'autres faits, mais ils se ressemblent tous. Partout où passent ces brutes, on ne trouve que tristesses, pillages et morts.

Nous cantonnons encore à Driencourt. J'apprends que les mouvements ennemis sont signalés par notre ami le télégraphiste aux branchements audacieux. Tous les jours il assiste à une petite conversation entre les deux commandaturs de Cambrai et de Saint-Quentin. C'est ainsi qu'il a entendu successivement : « Encore trois jours et nous serons prêts », puis « il faut encore deux jours ». Hier, on avait encore besoin d'un jour. Aujourd'hui, la joie était dans le camp ennemi ; il paraît que tout est prêt pour nous repousser.

Nous revenons à Driencourt. Les opérations que l'on fait dans la journée et qui nous ramènent le soir dans la même localité, me rappellent les manœuvres du temps de paix.

On finit par s'endormir dans cette pseudo-oisiveté. Puisse le réveil ne pas être trop violent !

---

23 septembre. — Attaque générale des Allemands. — Les territoriaux de B... — Un coup de fusil maladroit mais heureux. — La surprise du Mont-Saint-Quentin.

Je crois que c'est aujourd'hui qu'a lieu le réveil dont je parlais hier soir.

Nous quittons Driencourt de bonne heure. Un escadron envoyé en découverte à Longavesnes est attaqué par des troupes très supérieures ; il est obligé d'abandonner le village. C'est le commencement d'une attaque qui durera toute la journée et nous fera reculer de quelques kilomètres.

Dans l'après-midi, nous revenons sur les hauteurs qui se trouvent au nord de Péronne. Notre artillerie tire sans discontinuer, mais les Allemands arrivent en masse et il est impossible de les arrêter. Un régiment d'infanterie qui nous est adjoint est obligé de céder, et nos chasseurs cyclistes éprouvent de grosses pertes à la lisière des bois.

Je suis, avec ma lorgnette, les péripéties de la lutte. Le temps est beau, le ciel est clair. Dans

les bas-fonds, du côté de Péronne, une buée légère monte au-dessus de la ville silencieuse, tandis que sur la ceinture de coteaux qui l'encercle, la bataille fait rage. On dirait que la craintive cité attend dans la prière et le recueillement l'inévitable destin que lui prépare la bataille.

Le général V... qui commande une division territoriale est arrivé dans la ville et en a pris le commandement. Il demande une offensive vigoureuse. Mais est-elle possible?

Je rencontre pour la première fois des goumiers; ces indigènes montés sur des petits chevaux sont revêtus de grands burnous bleus. Ils marchent par groupes, et, selon l'habitude arabe, sur les points élevés du terrain. Ils se détachent en ombres chinoises sur le ciel

Pendant la journée, la e brigade de dragons a prêté son appui à un bataillon territorial qui avait pour mission de défendre B... Le soir, tandis que ce bataillon doit cantonner dans le village, la brigade, transportée plus à gauche, doit bivouaquer en plein champ.

Je suis chargé de porter un ordre au commandant du bataillon.

Quand j'arrive dans le village, je constate que l'affolement est général. Des civils partent dans la direction de Péronne avec des bœufs, des moutons, des charrettes chargées de mobilier. A la sortie nord, les officiers se précipitent vers moi, parlant ensemble et disant : « Regardez devant vous. Les Allemands arrivent. Cette ligne grise et silencieuse, ce sont eux !

Je sors de B... dans la direction de Mont-Saint-Quentin, mais je n'ai pas fait cent mètres que l'attaque prévue se déclanche. J'entends siffler des balles qui partent de 600 mètres à peine. Peu après, le canon tonne, puis ce sont des hurlements, des cris de toutes sortes, dans lesquels dominent les « hoch, hoch » et les « hurrah ». C'est la petite ligne grise de tout à l'heure qui donne l'assaut à B... !

Je sors enfin de la ligne du feu et je trouve la brigade arrêtée sur la route de Cambrai.

Le commandement a été mal renseigné sur la force de l'ennemi, car l'ordre de cantonnement que je porte à cette brigade lui enjoint de se reporter sur Driencourt pour y passer la nuit.

Or, entre le moment où l'ordre a été donné et le moment où je le transmets, les progrès de

l'ennemi ont été si importants que non seulement Driencourt est occupé par lui, mais qu'il a progressé de trois kilomètres plus en avant dans notre direction.

La ᵉ brigade, ne pouvant avancer davantage, bivouaquera donc en plein champ, à l'ouest de B... qui vient d'être pris par les Allemands.

Le général qui commande la division, très étonné par tous les renseignements que je lui donne, transporte son quartier général de Mont-Saint-Quentin à Feuillancourt.

Avant de quitter l'auberge où s'est installé l'état-major, j'aperçois dans un coin deux civils qui sortent dès qu'ils ont remarqué que je les dévisageais. Je me demande comment on a laissé de pareils individus écouter ce que disait le général.

De nouveaux ordres sont donnés peu après leur départ et je vais retrouver le commandant de la ᵉ brigade. Il doit aller à Mont-Saint-Quentin et cantonner soit dans ce village, soit à proximité des maisons.

Je me fais suivre par le maréchal des logis J... Celui-ci, qui est interprète civil, parle couramment l'allemand. Comme nous sommes au contact immédiat des avant-postes ennemis, il pourra être utile dans le cas où des sentinelles allemandes m'arrêteraient en route.

Je traverse des champs parsemés de fossés; la nuit est très noire. Au moment où je crois arriver au bivouac de la brigade, je vois subitement une ombre se lever devant moi, à quelques mètres et crier : « Qui vive ? » pendant qu'une balle siffle à mes oreilles.

C'est un sergent de territoriale qui, me prenant pour un uhlan, vient de me gratifier d'un coup de fusil que l'émotion a rendu maladroit. Il s'excuse en disant qu'il ne croyait pas avoir affaire à un officier français, qu'il n'est pas soldat de métier, qu'il est père de famille... Je hausse les épaules et continue mon chemin.

Un peu plus loin, je trouve un poste de cavaliers. Quoique très près d'eux, je ne puis distinguer si ce sont des Français ou des Allemands. Ils sont à cheval, immobiles et me regardent. Je m'arrête et les regarde aussi. Je songe bientôt que nous ne pouvons rester plus longtemps dans cette position ridicule, et je fais un pas. Un cavalier d'en face en fait un autre. Je l'aborde vivement : c'est un dragon de mon régiment.

Je transmets au commandant de la brigade, l'ordre de se porter à Mont-Saint-Quentin, et d'y cantonner.

Au retour, je trouve des éléments divers du bataillon territorial qui avait occupé B...: ces

pauvres diables sont encore effrayés, je les rassure du mieux qu'il m'est possible, je les groupe, et les dirige vers l'état-major de la division où on leur donnera des ordres.

Il y règne d'ailleurs une certaine inquiétude. On sent que l'on est à côté d'un ennemi décidé à l'offensive et dont les forces sont très supérieures aux nôtres. Le général, installé dans une auberge infecte

s'étend tout habillé sur un lit pliant. Le commandant V... reste près de lui, sur un canapé, dans une chambre qui tient à la fois d'une cabine de péniche et d'un cabinet particulier pour charretiers. J'obtiens d'une servante qu'elle me cède son lit pendant qu'elle passera la nuit à l'auberge, avec les rares habitants restés dans le pays. Je ne me déshabille pas ; j'éprouve une vive répugnance à mettre ma tête sur l'oreiller qui est dégoûtant de saleté. J'essaie d'y appliquer une serviette, mais il en sort une telle odeur de lait pourri que je m'asseois simplement sur le rebord du matelas.

A chaque instant je regarde ma montre. A trois heures, je suis dans la rue, craignant qu'on ne m'ait oublié. Et comme je vais chercher mon cheval dans la cour d'une ferme voisine, j'entends

quelques coups de fusil et des balles passer sur le village.

Puis, les coups deviennent plus fréquents, et un immense « hurrah » retentit.

Je saute sur mon cheval et vais voir ce qui se passe au Mont-Saint-Quentin. Dans le village était cantonné le · dragons. A proximité, dans un champ, le e avait bivouaqué.

Dans la grande rue, je me heurte à une cohue de chevaux, de cavaliers, d'hommes à pied, courant dans tous les sens, en pleine obscurité. Peu à peu, tout ce monde disparaît sur la route.

Je continue mon chemin. Une mitrailleuse attelée me croise, au galop. J'essaie d'interroger le conducteur ; il ne m'entend pas.

A l'extrémité du village, au sommet de la côte, je rencontre les premiers cavaliers du régiment bivouaqué. Ils courent; s'appellent, cherchent leurs gradés. J'aperçois le commandant B..., déjà fatigué par une rude vie de campagnes coloniales. Il a perdu son cheval, et traîné par deux soldats descend la côte en courant.

Enfin, j'arrive dans le champ qui servait de bivouac. Quelques chevaux errent sans cavaliers ; des dragons courent sans casque, sautent sur le premier cheval venu et s'engouffrent dans la grande rue. Le .

Les coups de fusil ont peu à peu cessé, mais un coup de canon se fait entendre. Tout près, ce sont les Boches qui veulent mettre le comble à l'affolement. Cependant, quelques cavaliers décidés résistent à la poussée allemande ; des officiers les encouragent. Dans le camp se produit un corps à corps où les « hurrahs » dominent les imprécations et les jurons. Une immense colère s'est emparée de nos dragons. Ils se battent à coups de poings, à coups de crosse, à coups de couteau; ils ragent, ils mordent ; mais les baïonnettes allemandes l'emportent.

Un cheval s'arrête près de moi ; je l'examine avec ma lanterne. Il est mouillé de sueur ; sur les sacoches, je vois une traînée de sang, avec des éclaboussures blanchâtres et mousseuses. Son cavalier a dû recevoir une balle dans la tête au moment où il se mettait en selle.

Devant moi je distingue des ombres noires qui s'avancent baïonnette en avant...

Nous prenons la route de Maricourt, où des groupes nous rejoignent. Le ᵉ dragons se reconstitue lentement. Lorsqu'à midi on fait un appel général, on s'aperçoit qu'il ne manque qu'une douzaine d'hommes et une trentaine de chevaux. Il

. C'est peu, après une telle échauffourée.

Nous allons jusqu'à Albert. Au moment de traverser la ville, nous voyons arriver le bataillon d'infanterie de Bussu, à peu près réorganisé, sous les ordres de son commandant.

CENSURÉ

---

25 septembre. — L'armée C... arrive. — Cornoy.

Nous apprenons que les Allemands ont attaqué hier sur toute la ligne, et que la surprise du mont Saint-Quentin faisait partie d'un plan dont l'exécution s'opérait des deux côtés de la Somme.

Un escadron du e cuirassiers a beaucoup souffert. Les goumiers

étaient cantonnés dans la ferme de la Maisonnette. Ils ont été pris sous le feu d'une mitrailleuse qui en a tué une centaine.

Heureusement qu'on nous apprend l'arrivée du général de C... Une de ses divisions a traversé la Somme ; nous espérons qu'elle arrêtera le mouvement de l'ennemi.

Nous recevons aujourd'hui des instructions du général Joffre disant que les officiers doivent être tenus au courant de ce qui se passe sur le front français. D'une façon générale, nous ne pouvons être renseignés que par le communiqué, mais celui-ci dit si peu de chose ! (1).

1.

CENSURÉ

Toutes les mesures prises pour nous tenir au courant seront illusoires. Ce qu'on nous dira sera vrai, mais on nous dira si peu ! Nous n'apprendrons quelque chose de substantiel que lorsque les journaux parviendront jusqu'à nous.

En fin de journée, une communication téléphonique nous dit que la progression de l'ennemi est enrayée dans la direction d'Albert. Notre artillerie a bien travaillé aujourd'hui. Pour la première fois, j'ai eu l'impression bien nette que le feu de nos batteries gênait le feu de l'artillerie ennemie.

Nous couchons à Cornoy, au contact immédiat de l'ennemi. Le village est sérieusement barricadé.

---

26 septembre. — Le général C... — Les divisions territoriales. — Une retraite précipitée.

La bataille augmente d'intensité. Il s'agit d'arrêter le mouvement débordant de l'ennemi, et de marcher ensuite, soit sur Saint-Quentin, soit sur Cambrai.

Le général C... prend aujourd'hui le commandement du corps de cavalerie. Il reçoit l'ordre de délimiter le front de l'ennemi, que l'on ne connaît pas exactement.

Pendant que nous remontons vers le Nord, les divisions territoriales de l'armée B... engagent de violents combats; l'une d'elles, la division V..., tient tête à l'ennemi, une seconde, la division C..., est obligée de rompre le combat, la troisième n'est pas engagée.

Nous arrivons vers huit heures du soir au village de Ligny-Thilloy. Peu après, nous entendons une rumeur sourde, qui augmente en se rapprochant du village. Je vais voir; ce sont des éléments de la division C... qui battent en retraite

. La route est encombrée dans toute sa largeur de fantassins d'unités différentes, de caissons, de fourgons, de canons.

Un officier à cheval, une lanterne à la main, crie à pleins poumons : « Je suis le commandant du e bataillon. » Personne ne fait attention à lui.

CENSURÉ

Nous quittons Ligny-Thilloy, et après avoir rencontré une série de convois , nous arrivons à Grévillers, où nous cantonnons. Des villages pris par l'ennemi flambent à l'horizon.

---

29 septembre. — Le général
. — Attaque de Courcelles-le-Comte. — La manœuvre des territoriaux. — Une intervention malheureuse.

L'intendance ne nous a pas ravitaillés depuis deux jours. On vit comme on peut suivant les ressources des localités où l'on passe.

Nous apprenons, avec étonnement, que le général B... a donné l'ordre d'abandonner certains villages et fait évacuer Bapaume.

Le général a certainement ses raisons,

CENSURÉ

Personnellement, je suis certain que les territoriaux ont fait leur devoir, mais je pense qu'on n'aurait pas dû les mettre en première ligne sans leur avoir donné une sérieuse préparation militaire (1).

Nous sommes partis ce matin vers cinq heures, pour déloger l'ennemi d'un village dont il s'est rendu maître : Courcelles-le-Comte. En route, nous rencontrons une voiture qui transporte le capitaine C..., grièvement blessé.

Hier déjà, si nous n'avons pu descendre dans la plaine, nous avons pu du moins tenir suffisamment pour permettre aux territoriaux de se reformer.

Nous nous sommes ravitaillés à Puisieux-au-Mont.

L'attaque part de Douchy-les-Ayettes. C'est la e brigade qui doit pénétrer dans le village par la gauche. Mais, soit préparation d'artillerie insuffisante, soit que les mitrailleuses ennemies aient été plus actives (il y en a jusque dans le clocher), nos régiments sont obligés de revenir en arrière.

1. Les régiments territoriaux embrigadés par la suite et envoyés au front après une préparation de quelques mois s'y sont très bien conduits. Mais ils avaient l'entraînement et aussi les cadres.

Quant aux réservistes, ils sont hors de cause depuis le jour où un ordre du général en chef a justement décidé qu'il n'y avait plus de régiments de réserve.

Les pertes sont sensibles ; pas mal d'hommes sont restés sur le champ de bataille, mortellement atteints. Parmi les officiers, on signale comme grièvement blessés ou disparus, le colonel M... du ° dragons, le capitaine de C..., les lieutenants B... et L.... Ce dernier avait rejoint son poste dans la nuit et n'était pas au front depuis vingt-quatre heures !

Dans l'après-midi, la ° brigade attaque à son tour.

La préparation d'artillerie est plus sérieuse, deux obus de la batterie C... démolissent en partie le clocher et en chassent mitrailleurs et mitrailleuses.

Le ° dragons arrive enfin à l'entrée du village.

Au même moment, une rafale d'obus tombe sur Courcelles et ses abords immédiats. Un dragon est tué.

De loin, l'attaque semble en effet dirigée par des territoriaux qui se déploient magnifiquement dans la plaine, en arrière des dragons et font en réalité un exercice d'instruction.

Les dragons du ° s'abritent comme ils peuvent, dans les caves, dans un moulin ; certains mettent

des casseroles ou des seaux sur leurs casques par crainte des éclats d'obus.

CENSURÉ

Des estafettes sont envoyées. Moi-même, après avoir rejoint le ᵉ et constaté qu'il est virtuellement maître de Courcelles, je vais prévenir le capitaine qui arrête enfin son feu.

La nuit est arrivée. Je porte tous les soirs l'ordre de stationnement au général S... Je me dirige vers Courcelles. Mais à mon grand étonnement, je rencontre des officiers du ᵉ que je ne connais pas et qui me donnent une fausse indication. Je fais un grand détour et reviens à mon point de départ : je m'étais adressé aux escadrons de réserve de mon régiment, arrivés dans la journée avec la division B...

Après bien des allées et venues, grâce au clair de lune, je découvre enfin ma brigade, dans un champ, de l'autre côté du village.

En revenant, je trouve les territoriaux cantonnés à Courcelles ; les cadavres boches sont dépouillés de leurs chaussures.

Nous cantonnons à Boiry-Saint-Martin.

30 septembre. — Le carnet du feldwebel. — Le 16e hussards à Louvain. — On tient !

Le général B... a pris aujourd'hui le commandement de deux divisions pour attaquer Croisilles. L'état-major s'installe dans une grande ferme à Neuville-Witasse. Je suis étonné de voir combien la population est calme, si près de la ligne de feu. Des paysans cultivent leurs champs ; des ménagères s'occupent de leurs poules et de leur potager comme si elles devaient, le lendemain, aller au marché de la ville.

Pendant un instant de répit, l'interprète D... nous traduit quelques passages d'un carnet de route trouvé dans les poches d'un feldwebel tué à Courcelles-le-Comte. Ce carnet contient des choses intéressantes. Nous apprenons en particulier que les Russes ont été battus en Courlande. Personne de nous ne veut le croire (1).

1. C'était exact.

CENSURÉ

. Il s'étonne que l'attitude du peuple belge ait changé après l'assassinat de cent gardes civiques, fusillés sans jugement. Il dit aussi que, dans la plupart des villes, certains régiments sont désignés pour piller et brûler. Un de ceux qui se sont le mieux acquittés de cette tâche est le 16e hussards, qui a trouvé à Louvain tout ce qu'il désirait, et surtout « du bon vin rouge ».

Une communication du quartier général nous apprend que l'ennemi est fatigué. Le général de C... avait dit que la journée d'avant-hier devait être décisive. Certains s'étonnent que le combat continue. J'estime au contraire que c'est bon signe, car l'aile droite allemande n'a pu déborder notre aile gauche ; *on tient !*

Nous cantonnons à Athis. Nous n'y sommes pas très bien reçus ; les habitants font quelques difficultés au sujet du logement ; il y a des gens qui ne veulent pas se figurer qu'on est en guerre...

1er octobre. — Douai. — Départ du général B...

La e brigade est la seule qui soit désignée pour marcher aujourd'hui. Le gros de la division doit rester au repos.

Vers neuf heures, l'état-major apprend que les Allemands marchent sur Douai. Toute la division est aussitôt sur pied et se transporte vers cette ville. Nous voyons bientôt un gros incendie sur notre droite ; c'est le dépôt de pétrole et d'essence de Corbehem qui flambe.

A Douai, le général P... qui commande la place, demande de l'artillerie. Le chef d'escadron de notre groupe se met à la disposition du général et arrête par un tir de barrage la progression de l'ennemi vers la ville. Nos cyclistes tiennent aussi. Mais la pression des Allemands devient plus forte, et c'est inutilement qu'un régiment de réserve vient au secours de nos chasseurs.

Je profite d'un instant de répit pour écrire des lettres. Pour faire savoir aux miens que je suis à Douai, je parle d'une famille amie qui y habite et

que je dis avoir vue. Jamais, du reste, plus que pendant cette guerre, il n'a été employé de codes secrets pour la correspondance privée. Un des moyens les plus en vogue consiste à prendre les premières lettres du premier mot de chaque ligne, soit dans l'ordre normal de la lettre, soit en remontant, et de les ajouter à la suite les uns des autres.

Pendant que j'écris, on vient nous apprendre que l'ennemi a pénétré dans la ville et a fait prisonniers une partie des cyclistes avec leur capitaine. Les territoriaux du e bataillon battent en retraite. Ils s'en vont par petits groupes dans la direction d'Hénin-Liétard. J'essaie en vain d'en rallier quelques-uns, de remonter leur moral, de les ramener à Douai ; c'est peine perdue.

La e brigade est à trois kilomètres environ de Douai; sur la route d'Hénin. Pendant que la division se retire sur Beaumont et que je vais porter un ordre au général S..., quelques obus éclatent, tout près de moi. L'ennemi a dû voir les groupes de territoriaux marchant dans la plaine.

Un peu plus loin, je reçois des coups de fusil provenant de la lisière nord de Douai. Comme je

suis à découvert, le feu augmente, les balles sifflent ; en hâte je me mets à l'abri. Mais que de plomb pour rien !

Un chasseur cycliste que je rencontre dans un chemin creux m'explique qu'il a pu s'échapper en se frayant un chemin à la baïonnette. Il s'étonne que d'autres ne l'aient pas suivi.

Je ne trouve pas le général S... à l'endroit où je l'ai laissé deux heures plus tôt. Il m'est donc impossible de lui donner l'ordre de stationnement. Je fais alors un grand rond dans la plaine pour essayer de le recouper, c'est peine perdue.

Très ennuyé, je me décide de rejoindre l'état-major de la division à Drocourt.

En arrivant, je m'aperçois qu'il y règne une certaine gêne ; j'interroge, on m'apprend le brusque départ de notre général, remplacé par le général M...

Je suis, comme mes camarades, consterné par la nouvelle de ce départ. Les regrets unanimes laissés par le général B... seront pour lui la meilleure récompense pour deux mois d'une vie pleine d'activité, de dévouement et d'abnégation.

J'explique ma déconvenue au chef d'état-major. Il met une auto à ma disposition, et enfin vers une heure de la nuit, je trouve ma brigade à Billy-Montigny.

2 octobre. — **Arrivée de la division F... — Une chaude journée. — Givenchy-en-Gohelle.**

Douai est définitivement entre les mains des Allemands.

Le récit que m'a fait hier le cycliste se confirme. Se voyant pris, avec une partie de ses hommes, le capitaine D... leur dit : « Mes amis, nous sommes cernés, tâchez de vous échapper en vous mettant en civil. »

J'ignore s'ils ont pu mettre le conseil en pratique, mais un peu plus loin, un groupe moins entouré, ayant mis baïonnette au canon, suivi de quelques territoriaux a foncé dans une rue. Ils furent assez heureux pour ne rencontrer que peu de résistance et s'échapper.

Nous apercevons les premiers éléments de la division F... qui vient de débarquer sur le front d'Artois.

CENSURÉ

La ᵉ brigade de dragons occupe Beaumont. Je lui porte l'ordre de tenir à tout prix.

Pour arriver jusqu'à elle, je dois traverser un tir de barrage très actif. Au galop, dans les champs de pommes de terre ou de betteraves, je change souvent de direction pour éviter les salves d'obus qui arrivent par six. Quand j'arrive à Beaumont, non seulement je n'y trouve pas la brigade, mais je suis reçu à coups de fusil par les éléments boches qui viennent d'y pénétrer.

Avancer est impossible ; reculer, c'est me remettre sous les obus du tir de barrage... Ah ! le métier d'officier de liaison est un excellent remède pour les neurasthéniques ; il faut prendre une décision et la prendre vite !

Heureusement, derrière moi, j'aperçois au loin un escadron de dragons qui longe en mince colonne le talus d'un remblai de chemin de fer. Je le rejoins au galop ; c'est l'escadron J... du ᵉ dragons, arrière-garde de la brigade. J'apprends que celle-ci a quitté Beaumont depuis une demi-heure.

L'ennemi ne progresse que lentement. Dans l'après-midi, la division F... a opéré un rétablissement complet ; elle fait face à l'ennemi dans des conditions favorables.

Un officier du génie, le capitaine P..., a été détaché pendant la journée auprès du général F... A son retour, il nous dit que la journée a été dure, surtout pour l'état-major, car le général a l'habitude de se porter aux points les plus menacés de la ligne. C'est un artilleur, et il prend plaisir parfois à mettre lui-même ses batteries en position (1).

Nous cantonnons le soir à Givenchy-en-Gohelle. Nous avons de la peine à installer nos chevaux. Certains propriétaires ne veulent pas enlever de leurs hangars des machines agricoles.

Puissent-ils, demain, n'avoir pas plus de difficultés si les Allemands sont chez eux !

1. Le général F..., qui avait pris sa retraite avant la guerre comme général de brigade d'artillerie, commande en ce moment une armée.

---

3 octobre. — Un ordre qui arrive difficilement. — Le hurrah de Givenchy. — Où est le ° dragons ?

La lutte est générale sur la ligne Sallaumines-Avion-Vimy.

Pendant que les batteries sont installées au carrefour des routes au-dessus de Givenchy (1), notre gauche arrête l'ennemi qui débouche d'Avion. J'avise un détachement du ᵉ de ligne où sert un de mes proches parents. J'apprends qu'il a été tué devant Nancy le 9 septembre. Le matin encore je recevais une lettre de sa femme me disant qu'elle était sans nouvelles. Je ne sais si je dois lui annoncer le triste événement.

Des obus allemands tombent sur Givenchy. Les habitants fuient dans la direction de Souchez. C'est l'exode habituel avec toutes ses tristesses. Je me demande ce que doivent penser les fermiers qui hier nous ont si mal reçus.

Les ° et ᵉ divisions sont mises pour la

1. La fameuse cote 119 pour laquelle on s'est tant battu en mai et en septembre 1915.

journée sous les ordres du général de L... L'ennemi paraît décidément arrêté, mais le calme n'est qu'apparent.

Je vois d'un œil inquiet que la ᵉ brigade est encore détachée et reçoit une mission spéciale. Je me demande si ce soir je ne vais pas, comme hier, être obligé de me transformer en devin quand je lui porterai l'ordre de stationnement.

Hier soir, en effet, alors que je pensais retrouver le général S... au pied du clocher d'Avion, j'ai été reçu à ce même endroit par un détachement boche qui m'a gratifié de quelques salves. Mais cela ne me produit plus aucun effet ; je suis « tabou » comme disent les Sénégalais, je dois avoir quelque gri-gri protecteur.

Je possède chez moi une queue de girafe qui me fut jadis donnée par un grand marabout des environs de Tombouctou. Elle a été enduite de graisses spéciales, a touché le tombeau de je ne sais quel grand personnage enseveli dans un baobab sacré, et il suffit de l'agiter en courant sus à l'ennemi, pour que les balles s'écartent et laissent passer son heureux détenteur.

Peut-être la bienheureuse queue me protège-t-elle de loin !

Je n'en ai pas moins employé une certaine prudence dans mes recherches ultérieures, jusqu'au

moment, où, privilégié par le sort, j'ai trouvé l'état-major de ma brigade dans une petite maison, près de la gare de Sallaumines.

J'appréhende de porter des ordres à ma brigade, quand la nuit vient, et qu'elle est chargée de missions spéciales.

Dans la soirée, les Allemands font des progrès et approchent de Givenchy. Ils sont entrés à Lens, car il en sort une immense colonne de fumée noire qui se prolonge sur près de vingt kilomètres. Ce sont des entrepôts de benzine qui brûlent.

Le soir, nous recevons l'ordre de bivouaquer sur place ; la e brigade défendra les abords immédiats du bivouac et Givenchy. L'état-major se rend à la mairie de Garency, dans l'attente des événements.

Je m'étends sur un peu de paille, dans la salle d'école. Pas longtemps, du reste, car vers minuit on nous signale une attaque sur le carrefour de Givenchy. Bientôt après, nous entendons des clameurs, c'est la répétition du hurrah dont nous avons eu un premier spécimen au mont Saint-Quentin.

Cette fois, il y a moins de désarroi ; on résiste dans la mesure du possible, et la retraite se fait en bon ordre jusqu'aux bords de la route d'Arras, où nous passons le reste de la nuit.

Le ᵉ dragons n'a pas rejoint ; nous sommes sans nouvelles du lieutenant-colonel de C... et des escadrons du commandant D...

---

6 octobre. — **Mont Saint-Eloi. — Le premier coup de canon sur Notre-Dame-de-Lorette. — Un bivouac glacial. — . Un gîte confortable.**

Après notre retraite sur la route d'Arras et la perte des hauteurs de Givenchy, nous avons bivouaqué près de grandes meules de paille. C'est en vain que je me suis couvert de gerbes de blé, j'ai été saisi par l'humidité froide de la nuit.

Je n'ai pas attendu d'être complètement gelé, et je me suis levé pour battre la semelle ; mais ce n'est qu'aux premiers rayons de soleil que j'ai pu me réchauffer un peu. J'ai eu si froid qu'il m'en est resté une douleur très vive au-dessus de la cheville, à l'endroit où jadis un coup de pied de cheval me cassa la jambe. J'en souffre beaucoup, et je me demande si je pourrai continuer la liaison.

A dix heures, le [e] dragons et un escadron du [e], qui étaient au contact immédiat de l'ennemi, n'ont pas encore rejoint la division.

Je reçois l'ordre de les trouver.

— Mais où ?

— Débrouillez-vous... Le système D ! (1)

Vers midi, les escadrons manquants arrivent successivement... La brigade est au complet.

Nous nous sommes rapprochés du mont Saint-Éloi dont les deux tours constituent des postes d'observations merveilleux. Je ne serais pas étonné de voir les Allemands s'en emparer pour y établir un poste de télégraphie sans fil (2).

Nous avons aperçu du côté opposé quelques uhlans sur le sommet des crêtes. L'un d'eux s'est caché derrière une chapelle dédiée à Notre-Dame-de-Lorette et observe.

Nous lui envoyons un obus (3).

1. « Le système D » est une de ces expressions militaires qui sont employées journellement, quelque chose comme « Dache », le « perruquier des zouaves ». Dans la circonstance, cela veut dire : « Employez les moyens que vous voudrez, mais aboutissez ».

2. Les Allemands n'ont pu les prendre ; ils les ont détruites à coups de canon.

3. Cette chapelle de Notre-Dame-de-Lorette est celle dont on a parlé si longtemps dans les communiqués et qui a été reprise par nous un an plus tard.

C'est un obus français tiré le 5 octobre qui a commencé à faire tomber l'édifice dont il ne reste même plus les ruines et dont l'emplacement est marqué par un tas de pierres. Nous avons pu voir très distinctement la silhouette du cavalier ennemi caché derrière le mur de clôture, sauter avec l'angle de ce mur.

Nous apprenons que le capitaine P... est grièvement blessé dans le bois de Berthonval (1).

Une bonne nouvelle nous a consolés de l'échec de cette nuit. C'est la venue d'un de nos meilleurs corps d'armée, le °, transporté directement de Lorraine où il s'est couvert de gloire. On prépare aujourd'hui une attaque dont le but est d'enlever Lens aux Allemands. Un officier d'ordonnance du général de M... qui est venu conférer avec l'état-major de la division nous dit que la journée sera très importante.

CENSURÉ

Il est du reste assez tard, près de six heures, et je crois que pour nous la journée n'a pas été bonne. Que sera demain ?

Dans la soirée, un officier estafette vient nous dire qu'il faut tenir à tout prix; l'ennemi ne doit plus avancer.

1 Repris le 9 mai 1915. — Le capitaine P... est mort deux jours après à l'hôpital de Béthune, une blessure au ventre aurait nécessité une opération immédiate qu'on n'a pu faire à temps. Il ne comptait que des amis.

Nous couchons à Gouy-en-Gohelle, mais nous ne dormons guère. Nous sommes en cantonnement d'alerte ; les issues du village sont barricadées.

L'ennemi est à moins de deux kilomètres. Devant nous, le bois de Bouvigny est occupé par un bataillon de chasseurs. Son commandant rend compte que les Allemands creusent des tranchées et qu'il en fait autant.

Je ne peux trouver un lit dans le village. Or, j'estime que,pour avoir des forces dans la journée, il faut se reposer pendant la nuit.

Aussi, ai-je, avec mon camarade G..., déniché en dehors des barricades, une maison où deux lits confortables constituent pour nous une irrésistible tentation.

Impossible de résister en effet ; nous sommes tellement fatigués qu'il faut bien compter un peu sur le Dieu des batailles. Nous prenons du reste certaines précautions ; en explorant la maison, nous avons trouvé sur les toits un chemin qui nous permettra, en cas d'alerte, de rentrer rapidement dans l'intérieur du village.

---

7 octobre. — Espoir déçu. — Chevauchée nocturne parmi les morts et les mourants. — Un aubergiste peu sympathique.

La nuit a été calme. A peine ai-je entendu quelques coups de fusil qui n'ont pas troublé mon sommeil ; je n'ai pas eu l'occasion de faire le chat de gouttière.

On nous dit que l'ennemi n'a pas installé d'artillerie à Notre-Dame-de-Lorette où il n'y a qu'une route très étroite entourée de ravins.

Le général de M... se décide à reprendre l'attaque sur Lens.

L'infanterie marche sur Ablain-Saint-Nazaire et Souchez, occupés depuis la veille par les Allemands, et qui n'ont pu être mis encore en état de défense.

Avec l'état-major de la division, je me trouve sur le bord du plateau qui, au-dessus d'Aix-Noulette, domine la plaine de Lens.

Le panorama est immense et magnifique. Le temps est favorable ; c'est une de ces belles jour-

nées d'automne où le soleil veut nous rappeler parfois que l'été vient à peine de passer.

Derrière les maisons essaimées dans le lointain, nous voyons de petits points sombres s'avancer, s'arrêter, repartir, hésiter encore et finalement pénétrer dans les premières maisons de Liévin (1).

Ce sont les nôtres qui attaquent. Et cela s'étend, se déplace, gagne du terrain sur toute l'étendue de la plaine.

Derrière les tirailleurs apparaissent des masses plus compactes. Ce sont les compagnies de soutien qui s'avancent à leur tour, prudemment, en tenant compte des mouvements de terrain, des arbres, des murs, des moindres abris.

Des obus tombent sur les premières lignes ; quelques-uns des points noirs s'arrêtent, écrasés sur le sol, les autres continuent, ils procèdent par bonds, courent, disparaissent dans des fossés, repartent...

Après un moment d'accalmie, les obus retombent, plus fréquents et mieux ajustés. La ligne s'arrête. Enfin, devant l'intensité de la canonnade,

1. Depuis que les Allemands se sont terrés et nous ont obligés à faire une guerre de tranchées, on a considéré les attaques comme une chose exceptionnelle. Mais, dans la première partie de la campagne, en 1914, les combats ont consisté en attaques ou retraites, toutes en terrain découvert. L'exception d'aujourd'hui était la règle d'alors.

se manifeste un mouvement de reflux, lent d'abord, puis plus rapide. Les shrappnels éclatent, de « gros noirs ». Des tirailleurs, il ne reste plus que des isolés qui apparaissent encore au travers de la fumée, dont le nombre à chaque minute, à chaque seconde, diminue encore. C'est la retraite.

A notre droite, la fusillade est proche. Dans le bois de Bouvigny, les dragons combattent à pied. Ils avancent en rampant; seule une clairière les sépare des pentes de Notre-Dame-de-Lorette. Ils s'y engagent résolument, mais un tir de barrage les arrête. Ils ne reculent pas; ils attendent sous le feu que l'occasion se présente de faire un nouveau bond en avant, le dernier. Mais l'ennemi voit les taches rouges des culottes se détacher sur le sol verdi par l'herbe; il tire presque à coup sûr. Le lieutenant d'A... est emporté mourant. Le commandant B..., des batteries à cheval, s'avance crânement, et cherche une position favorable pour ses pièces; il est grièvement blessé.

Dans le bois comme dans la plaine, c'est la retraite obligatoire, forcée, et chacun revient en arrière en maudissant le destin.

L'aviateur M... essaie en vain de répérer les batteries ennemies; il rejoint son quartier

général. Mais au loin voici qu'apparaît un autre avion dont les cocardes tricolores s'irradient aux derniers rayons d'un soleil à son déclin. Il tourne, vire, descend pour mieux voir d'où vient cette canonnade meurtrière qui fait tant de victimes, il s'approche du sol, plane en décrivant une immense volte ; puis, rapide et triomphant, s'élève parmi les fumées blanches des éclatements d'obus. Il va s'éloigner ; mais au moment où il prend sa direction, tel un pigeon voyageur guidé par son instinct, nos yeux angoissés le voient faire un soubresaut, piquer droit vers le ciel pour se renverser ensuite et tomber sur le sol en une course vertigineuse, dans une traînée de flamme et de fumée.

Il fait presque nuit ; je vais transmettre à l'escadron N... qui occupe la ferme Marqueffle l'ordre de rejoindre son régiment.

Je traverse Noulettes. Le long du bois, je croise des chasseurs à pied qui se traînent vers l'ambulance. D'autres sont transportés sur des civières. J'en vois un qui me paraît plus alerte, je l'interroge. Il me montre sa main gauche pendante ; sa manche est rouge, le sang coule goutte à goutte le long d'un caillot noirâtre qui s'agglutine à ses doigts.

— Ces cochons-là, dit-il, en menaçant l'ennemi

de son poing valide, ces cochons-là, ils me la paieront, oui, ils me la paieront.

Pendant qu'il continue sa route, je l'entends qui murmure encore: « Oui, ils me la paieront! »

Enfin, je trouve l'escadron N... et pendant qu'il se dirige vers le point qui lui est indiqué, je ne puis m'empêcher d'aller dans cette plaine où nos espoirs furent déçus.

Il fait nuit maintenant; je n'ai pas à craindre d'être vu. A peine entend-on quelques rares coups de feu dont les balles trop hautes passent en sifflant ou bourdonnent comme un insecte dans les soirées tombantes des jours d'été.

Voici la route qu'ont traversée nos tirailleurs. Dans le fossé, j'aperçois un cadavre ; sa jambe droite est tordue, retournée au milieu d'une flaque de sang. Plus loin, c'est un trou d'obus ; trois fantassins sont tombés là, surpris dans leur course. L'un est à plat ventre, le dos ouvert ; le second est roulé sur lui-même, en chien de fusil ; à la place de ce qui fut sa tête, il ne reste que des morceaux de cuir chevelu saignants et noirâtres ; une partie de la cervelle a jailli sur sa poitrine. Le troisième est sur le dos ; il est mort d'une agonie plus lente ; sa main crispée tient une photographie tout près de ses lèvres ; il a dû lui donner le baiser du moribond.

Me voici près de l'avion abattu. A quelques mètres, l'aviateur, un officier, a fait un trou dans la terre où son corps est entré en se brisant de mille cassures, son buste disloqué s'est écrasé comme un accordéon qui se referme; ses jambes dans des positions grotesques, rappellent celles d'un pantin.

A ce moment une fusée verte s'élève et brille quelques instants, et j'aperçois alors d'autres cadavres, qui dans la plaine sablonneuse font des taches blafardes.

Près de l'aviateur je ramasse des papiers épars. Ce sont des lettres. J'en regarde une à la lueur de ma lanterne. Il l'écrivit ce matin elle est inachevée. « Hier, dit-il, je me suis élevé très haut, dans un coin de ciel bleu où j'étais bien seul, loin des bruits de la terre et plus près de Dieu. Et il m'a semblé, ma chérie, que dans cette immensité de rêve tu étais près de moi, et que tout ce bleu n'était que le reflet de tes grands yeux... »

Je referme pieusement ces reliques.

Près de moi, j'entends du bruit ; ce sont des brancardiers qui cherchent les blessés. J'entends maintenant des plaintes, des appels désespérés de malheureux qui s'étaient résignés à leur sort et reprennent espoir.

Et pendant que ces hommes admirables dont la

mission est de sauver des existences à un moment où l'on s'entre-tue apportent du réconfort à ces malheureux, je remonte vers les bois de Bouvigny.

Peu à peu s'éteint le murmure du champ de bataille ; seul un chien hurle à la mort, s'éloigne, et reprend plus loin sa plainte énervante.

Je cantonne de nouveau à Gouy-en-Gohelle.

Avant de quitter l'auberge où j'ai dîné, j'apprends qu'une compagnie d'infanterie s'installe dans notre cantonnement.

Un sergent-major et deux sergents demandent à notre aubergiste de leur céder un coin de sa grange. Celui-ci fait des difficultés par crainte de dégâts possibles.

J'ai trop présent à la mémoire le spectacle de la plaine pour ne pas venir en aide à ces pauvres diables. Je donne l'ordre au sergent-major d'enfoncer la porte et de coucher dans la grange. Notre aubergiste n'insiste pas, et je suis heureux d'avoir pu ainsi procurer un peu de repos à quelques hommes du • de ligne.

Je regagne ensuite mon lit de la nuit dernière ; et pendant que je repasse dans mon esprit les horreurs de la journée passée, j'aperçois près de ma fenêtre, une sentinelle d'infanterie, dont l'ombre se profile sur la route blanche, au clair de lune.

---

8 octobre. — Nous remontons vers le Nord. — Le presbytère d'Illies.

En portant la situation de la brigade au général de division, je suis étonné de voir combien les effectifs recommencent à baisser.

Cette nuit encore, les chevaux n'ont pas été dessellés.

Nous cédons la place à l'infanterie (1), remontons vers le Nord pour nous opposer à de nouveaux mouvements de l'ennemi, et nous dirigeons vers Haisnes. Il est heureux qu'il fasse du brouillard, car nous serions en vue des batteries de Givenchy.

La e brigade a encore été détachée et j'ai quelque peine à la trouver pour lui transmettre les ordres de cantonnement. Elle devait être à Marquillies et je rejoins le général à Singhin.

Je retrouve mon ami G... qui, comme moi, est

1. Les positions que nous avons cédées à l'infanterie devaient, à quelque chose près, rester les mêmes jusqu'à la prise de Loos par les Anglais.

officier de liaison. Nous sommes souvent en relations pour la transmission des ordres.

Ce soir, nous couchons encore dans la même maison, au presbytère d'Illies. Monsieur le curé est un brave homme qui nous invite à prendre un petit verre, avant de nous coucher. Mon estomac se refusant à ce genre de sport, je le remercie et me contente de l'écouter. Il raconte qu'il y a un mois, une brigade bavaroise a cantonné dans le village et qu'un officier y est mort des suites de ses blessures. Il a été enterré avec les plus grands honneurs. Je m'étonne de cette mansuétude ; il me répond que les Bavarois sont, avant tout, catholiques, et répudient les atrocités commises par les Prussiens.

Les Allemands avancent ; ils seront probablement ici demain ; je ne sais s'ils seront reconnaissants au brave curé d'avoir rendu tant d'honneurs à l'officier bavarois ; puisse-t-il ne pas changer d'avis sur la mentalité des Boches et ne pas s'apercevoir que, catholiques et protestants, ils sont tous à mettre dans le même sac.

Pendant la nuit, nous entendons des coups de fusil alternant avec des bandes de mitrailleuses ; les Allemands sont tout près ; ils n'ont qu'un canal à traverser.

Les chevaux ne sont pas encore dessellés ! On

n'ose le faire, d'abord parce qu'on appréhende de mettre au jour les blessures de leurs dos. Les vétérinaires les évacueraient tous ! !

---

9 octobre. — **Un cheval rétif. — Les réfugiés de Lille. — Une brave petite fille. — De braves gens.**

Nous partons à sept heures. Monsieur le curé, toujours très aimable, nous offre des œufs frais, et nous demande avec anxiété si les Allemands sont encore loin. Nous préférons lui laisser ses illusions, mais nous savons très bien que ce soir ils seront ici.

J'ai pris l'habitude, dans mon service de liaison, de me faire doubler par un maréchal des logis que je prends alternativement dans un des deux régiments de la brigade ; non que ce maréchal des logis me soit d'une réelle utilité pour porter les ordres à proximité de l'ennemi, mais parce que, outre que je dois envisager la peu intéressante perspective d'être tué, je puis disposer d'une seconde monture. Le hasard a voulu que ce soit souvent le même sous-officier qui m'ait accompagné, en particulier au [e] dragons où le capitaine instructeur des C... cherche toujours à faciliter ma tâche.

Mais les sous-officiers ne sont pas toujours satisfaits du rôle secondaire que je leur fais jouer. Je m'en suis aperçu aujourd'hui, car l'un d'eux a eu soin de prendre le cheval le plus rétif de son peloton. Il a eu le sourire quand il m'a vu partir chargé de communiquer un ordre important.

Le cheval, après avoir bien marché pendant deux kilomètres, s'est arrêté brusquement et n'a plus voulu avancer. J'ai usé de la douceur, de la force, rien n'y a fait. Voyant qu'il était réellement cabochard, et n'ayant pas de cravache, ne pouvant aussi me servir de mes éperons, car ma jambe me fait toujours mal depuis le bivouac du 3 octobre, je me suis décidé à prendre mon sabre, et j'ai tapé tant que j'ai pu. Cette fois il a reculé ! Successivement j'ai vu passer plusieurs régiments de cavalerie, des batteries d'artillerie et je me suis demandé si cette sale bête n'allait pas me laisser entre les mains de l'ennemi.

Enfin, après plus d'une heure, cet animal s'est décidé à partir et après quelques petits arrêts, j'arrive à l'endroit où je dois transmettre l'ordre ; il n'y a plus personne.

A Singhin le receveur des postes me demande s'il doit détruire les appareils du télégraphe ; je ne puis lui donner d'ordre.

Nous traversons la Bassée. C'est plus qu'un

gros bourg, une petite ville. L'animation y est grande, les habitants sont paisibles, ils paraissent ignorer la présence de l'ennemi.

Il y a quelques territoriaux dans la ville, mais ceux-ci sont employés à la garde des ponts du canal, et font plutôt de la police qu'une défense réelle.

Il y a aussi un bataillon d'infanterie. Mais qu'est-ce qu'un bataillon pour défendre une ville aussi étendue !

Ce bataillon est complètement isolé ; il a perdu tout contact avec son régiment et depuis quelques jours s'administre seul en vivant sur le pays.

Les Allemands progressent dans la direction de Singhin. La ° brigade essaie de faire un mouvement offensif, mais celui-ci n'est qu'ébauché malgré l'appui de quelques auto-canons (1). Il est obligé de reculer ; j'en rends compte au général de division.

Nous nous replions sur Neuve-Chapelle. Vers neuf heures, nous arrivons à Richebourg-l'Avoué, où nous devons recevoir des ordres.

1. J'ai entendu dire par la suite que cette brigade avait, ce jour-là, arrêté des troupes de toutes armes. En réalité, elle n'a pas tenu une demi-heure, et a dû battre en retraite. Ce n'est pas un tir de barrage fait par une batterie et des autos envoyant des petits obus de 37 sur la lisière d'un bois qui pouvait arrêter un ennemi nombreux et résolu.

Quel n'est pas mon étonnement d'y retrouver mon brave C... A peine arrivé à l'hôpital de Péronne, il avait dû, pendant la nuit, fuir en toute hâte avec le personnel du service de santé. Il avait ensuite été à Amiens. Refusant toute permission, il était enfin, après mille péripéties, parvenu à me rejoindre.

Nous voyons bientôt arriver une longue colonne d'au moins quinze mille hommes, conduite par des gendarmes. Ce sont des civils échappés de Lille qui nous apprennent que la ville est aux mains des Allemands.

Tout cela est peu encourageant, mais à côté de ces tristesses, je suis heureux de voir des scènes bien touchantes. L'une d'elles m'a particulièrement frappé dans l'après-midi.

C'était sur la route de la Bassée, pendant que les habitants d'Illies et de Singhin se réfugiaient dans nos lignes. Une petite fille est venue, et timidement a demandé le général. C'était la fille d'une receveuse des postes d'une commune voisine. Elle apportait,cachées dans son corsage, des notes confidentielles transmises par l'ennemi et demandait si on n'avait pas d'instruction spéciale à confier à sa mère. Je regrette de n'avoir pas retenu son nom !

Je rejoins enfin mon cantonnement, à la rue

des Marais. C'est une route sur les bords de laquelle sont bâties quelques maisons.

Je loge chez de braves gens. Le mari est mobilisé et la femme a recueilli chez elle une réfugiée du Nord, déjà très âgée, qui a quitté son village avec ses deux filles dont chacune a un petit enfant. L'une d'elles me dit, avec des larmes dans les yeux, que son fils vient de dire « papa » pour la première fois ; elle est sans nouvelles depuis trois semaines...

Nous dessellons enfin nos chevaux. Les pauvres bêtes n'en peuvent plus.

---

10 octobre. — Une démarche déplacée. — Alerte !

La Bassée a été prise hier soir par les Allemands (1).

Le général de division a son poste de commandement à Festubert. Un cheval a, paraît-il, tiré un peu fort sur le poteau d'un hangar. Le propriétaire, mécontent, adresse d'un ton péremptoire une réclamation au général. Celui-ci l'éconduit comme il convient.

Dans la soirée, au moment où je vais porter un ordre à Gorre, des habitants disent qu'il y a un espion à la ferme Delay. Il paraît qu'un sous-officier s'est enfermé dans cette ferme, qu'il reçoit des visites nocturnes et qu'il va le soir communiquer avec les avant-postes allemands dans les bois situés entre Givenchy et la Bassée. A tout hasard, je signale le fait. Des renseignements me disent un peu plus tard que ce sous-officier, ayant

1. Les combats autour de Béthune, la Bassée et Lille, doivent, historiquement parlant, être rattachés à la grande bataille dite de l'Yser.

eu à traverser Paris pour je ne sais quelle raison, n'a pas rejoint son corps et doit être considéré comme déserteur. Je n'ai pas le temps d'approfondir la question. Je laisse le soin à la Prévôté.

Je cantonne à Loisne. Vers dix heures, j'entends des coups de fusil tirés par mon peloton, à quelques mètres de la maison d'école où je passe la nuit. Avec mon camarade R..., j'explore les environs ; nous ne voyons rien. Il paraît que c'est une patrouille de uhlans qui est venue reconnaître le village. En partant elle nous a gratifiés de quelques salves.

---

11 octobre. — Une pénible situation. — Le e corps est là. — Les Anglais arrivent.

Au lever du jour, je me trouve avec l'état-major de la division sur la place de Gorre. Peu après les états-majors de deux autres divisions s'y réunissent. Ce sont la e et la e divisions, remontant vers le Nord, direction d'Estaires, rencontrant la e qui va au combat, car seule, elle doit continuer à tenir Givenchy et Festubert, jusqu'à l'arrivée des Anglais. Il y a trois divisions de cavalerie massées dans un terrain très étroit avec, devant nous les Allemands, et derrière, le canal de la Bassée. Nous sommes là comme dans une sorte de cuvette. Nous n'avons comme moyen de retraite qu'un unique pont sur le canal, où deux cavaliers peuvent à peine passer de front.

Il faut absolument tenir, et même repousser l'ennemi, si on ne veut pas être écrasé sous les obus ou être pris.

Nous parvenons enfin à ralentir la progression

de l'ennemi. Nous sommes, il est vrai, appuyés par un détachement du ᵉ

. Le ᵉ corps fait une contre-attaque sérieuse contre le Rutoire (1). Si la contre-attaque ne réussit pas, elle attire du moins à elle les forces principales de l'ennemi, ce qui permet à nos divisions de se dégager.

L'état-major se rapproche de Festubert. Nous recevons des shrappnels qui, heureusement, éclatent à une centaine de mètres sur notre droite ; les Allemands ont mal repéré leur tir et croient les envoyer sur la route où nous nous trouvons à ce moment précis. Je vois aussi tomber quelques projectiles sur le hangar, objet des réclamations de son propriétaire. Celui-ci ne doit plus être là pour constater les dégâts (2).

Aujourd'hui, pour la première fois, je vois de près les troupes anglaises. Il y avait plusieurs jours qu'on parlait de leur arrivée dans la région du Nord et nous sommes heureux de voisiner enfin.

1. Le Rutoire devait être repris aux Allemands un an plus tard.

2. Il ne doit pas y être encore revenu.

Demain nous devons leur passer la consigne des avant-postes.

Je couche avec l'état-major de la brigade près de Festubert, dans une maison isolée. Toute la nuit on échange des coups de fusil, nous ne dormons que d'un œil.

---

12 octobre. — Béthune. —
. — Décoration des sergents G... et B...
— Nous laissons les Anglais à Gorre.

Il commence à faire froid. Ma trousse de toilette a disparu ; elle était dans mon harnachement, et mon ordonnance ayant dessellé mon cheval sans ordre, ne peut dire si on l'a volée ou si elle est perdue. Comme nous devons partir dans la matinée, je demande la permission d'aller à Béthune pour en acheter une autre. D..., l'interprète, allant lui-même en ville pour un service d'état-major, je l'y accompagne.

Je suis étonné de voir le calme qui règne dans la petite ville. Chacun y vaque à ses occupations habituelles ; les soldats anglais font des achats dans les magasins ; les boutiquiers ont l'air ravis. En dépit de quelques obus tombés la veille, chacun est plein de confiance et travaille. C'est là toute l'âme de la France.

A mon retour, vers onze heures, je trouve la région occupée par les Anglais. Ceux-ci nous

disent que leurs effectifs augmentent considérablement et que non seulement il y a deux corps d'armée dans le Nord, mais qu'ils ont encore des troupes du côté de Château-Thierry.

Un général (1) s'installe au château de Gorre, où il trouve une gouvernante irlandaise qui lui fait le meilleur accueil. Avant de quitter le château, le général M... fait procéder à une émouvante cérémonie : la remise de la médaille militaire aux sergents G... et B..., qui pilotaient l'automobile dans laquelle le général B... a trouvé la mort, j'ai dit plus haut dans quelles circonstances.

Les troupes de service, comprenant un peloton de cuirassiers et un peloton de dragons à pied, ainsi que tous les employés et secrétaires d'État-

1.

CENSURÉ

major, forment un carré au centre duquel se placent les nouveaux médaillés. La fanfare des cuirassiers ouvre le ban, et dans un silence impressionnant, pendant qu'au loin les canons anglais commencent à tirer leurs premières gargousses, le capitaine B... prononce les paroles sacramentelles, et donne l'accolade à G... et à B... Au fond, sur le perron du château, les officiers anglais assistent à la cérémonie. Ils se font raconter les faits pour lesquels ces sous-officiers sont médaillés, et, à leur tour, ils viennent leur serrer la main. Puis, chacun reprend sa place, les cuirassiers et les dragons rejoignent leur régiment. Nous saluons une dernière fois les Anglais qui nous ont relevés aux avant-postes et nous quittons Gorre.

J'ai été frappé par le flegme des troupes britanniques et l'insouciance avec laquelle elles courent au danger. Une compagnie se dirigeant vers Festubert est avisée qu'il faut se garder sérieusement du côté de Givenchy où se trouvent les points les plus avancés de leurs lignes. Je l'ai vue partir dans cette direction, au pas ralenti, les hommes la pipe à la bouche et les officiers la canne à la main, comme à une partie de golf. Quelques instants après nous apprenions qu'ils avaient été reçus par un feu nourri et que plu-

sieurs hommes étaient tombés. Mon régiment cantonne le soir à Rosbec, mais comme je porte pendant la nuit divers ordres, j'ai le privilège de cantonner avec l'état-major à Monbernanchon.

---

13 octobre. — Un château qui est une ferme. — La légende du gal.

Nous partons à sept heures. Nous sommes aujourd'hui en réserve et nous comptons avoir un peu de repos.

Vers trois heures, nous passons à Nœux-les-Mines, où nous recevons l'ordre de nous rendre à Gauchin-le-Gal. C'est une petite localité dominée par un château. Nous nous réjouissons à la pensée que nous y logerons, mais nous sommes désillusionnés, en voyant que ce château n'a du château que le nom. Il est depuis longtemps devenu ferme ; les murs en sont dénudés et les chambres à peine meublées. Comme il a plu toute la journée, je suis heureux de me sécher devant un grand feu de braise.

La ferme est dirigée par une femme qui est absente. Son commis nous reçoit assez mal ; il paraît que quelques jours avant, des cuirassiers se sont montrés très amoureux du poulailler ! Pour comble de malheur, le commis s'aperçoit

de la disparition de quelques pots de confitures. La fermière en rentrant, se montre mal disposée envers nous. Mais comme j'indemnise largement du vol des confitures, elle devient plus aimable et va même jusqu'à me céder sa chambre ; elle ira coucher chez une voisine.

Je suis frappé par l'originalité de ce nom : Gauchin-le-Gal. Je flaire une histoire moyenageuse et j'interroge un vieillard qui vit à la ferme par charité. Celui-ci sourit d'abord et ne veut pas donner d'explications, mais après un cigare aussi vite allumé qu'accepté, il veut bien me raconter la légende suivante.

« Le gal, Monsieur, c'est une grosse pierre qui se trouve sur la place du village, comme qui dirait une espèce de gallet ; il est très gros et doit peser dans les quatre-vingts à cent kilos ; il est enchaîné, du reste, oui, retenu par des chaînes qui le maintiennent solidement amarré. Autrefois, quand le gal était libre de ses mouvements, il occasionnait dans le village des troubles sans nombre. Ce n'est pas que la population ne fut tranquille, mais cet animal avait la prétention de surveiller la fidélité des ménages. Et lorsque, à la suite de quelque discussion ou d'un voyage prolongé, ou de départs trop fréquents à la chasse, un mari se trouvait dans une situation peu enviable

vis-à-vis de sa femme, autrement dit, Monsieur, quand sa femme le faisait cocu, le gal, grand redresseur de torts, partait nuitamment de la place, et allait à coups redoublés frapper à la porte de la coupable. Il est arrivé, Monsieur, bien des mésaventures à ce sujet, je ne les ai pas vues, mais mon grand-père, qui les tenait lui-même de son grand-père, m'en a affirmé l'authenticité. Le gal si bien qu'un beau jour (c'est sous les anciens rois que cela se passait), un bailli à qui semblable aventure était arrivée, le fustigea violemment, et le condamna à être enchaîné. Depuis lors on le voit sur la place, immobile, retenu par quatre chaînes qui rouillent peu à peu sous la pluie. Il n'attend que d'être libre pour recommencer ses promenades. Et, ajoute mon homme en manière de conclusion, il en a fort envie en ce moment ! »

En sortant, je jette un coup d'œil sur le gal ; il est très calme, et s'enfonce tous les jours davantage dans le sol qui le couvrira bientôt.

---

14 octobre. — Contre-ordre. — Les convois s'embrouillent.

Vers quatre heures du matin, on nous annonce du repos, ce qui n'empêche pas qu'une heure plus tard nous montons à cheval par alerte.

Nous avons vu aujourd'hui une ambulance de campagne anglaise. Ces ambulances sont d'un modèle très perfectionné, ce qui les différencie singulièrement des nôtres.

J'ai rencontré les convois de deux divisions qui marchaient en sens inverse sur une route étroite bordée de larges fossés. Fatalement il y eut un conflit. On a dû faire un pont et ranger dans un champ la moitié des voitures pendant que le reste continuait sa route. Total : perte de deux heures en pleine nuit. La voiture Félix Potin est tombée dans le fossé au grand désespoir du petit major M... qui en a la surveillance.

Il a plu toute la journée, journée maussade qui, après des allées et venues, nous a conduits au village de Quentin. Le régiment cantonne dans

une série de maisons espacées. Pour ma part, je suis heureux de coucher dans un grenier, sur un matelas pourri, environné de sacs d'avoine et de haricots que de gros rats dévorent à plaisir...

---

15 octobre. — Il pleut toujours.

Il pleut toujours.

Nous devrons désormais remettre nos lettres ouvertes. On craint peut-être que nous ne donnions des renseignements sur les mouvements des troupes. Cela n'empêche pas de nombreux individus de se promener à bicyclette dans la zone des armées et de nous examiner à loisir. Les gendarmes font bien tout ce qu'ils peuvent pour les arrêter ; le jour on les immobilise en enlevant les chaînes des roues ; mais la nuit... Nous cantonnons à Saint-Floris.

17 octobre. — Découverte macabre. — Atrocités allemandes. — Le Kronprinz de Bavière. — De Charybde en Scylla.

Nous avons traversé hier une région dans laquelle les Anglais s'étaient battus. Leurs canons ont fait de gros ravages dans les troupes allemandes et dans les tranchées habilement aménagées sur le bord du chemin. Nous avons trouvé des cadavres qu'on n'a pas eu le temps d'ensevelir. Près de Boutteville, j'ai remarqué, à côté d'un chasseur saxon, un shako qui me paraissait un peu plus intéressant que les casques ordinaires ; en le regardant de près, j'ai trouvé dans la coiffe des morceaux de cervelle sanguinolente ; je l'ai remis sur le bord de la route.

Un peu plus loin, dans une ferme, une femme qui avait refusé de s'éloigner, a été tuée dans sa cuisine, par une balle égarée. A côté, j'ai vu dans le sol un énorme trou fait par une bombe d'aéroplane. Un vieillard m'a raconté que cette bombe avait tué ou blessé dix-sept Allemands ; de nombreux chevaux sont restés sur place. La bombe

était tombée sur les conducteurs d'une batterie.

Dans une autre ferme abandonnée, les tourterelles échappées de leur cage roucoulaient sur les murs délabrés ; une truie errait en liberté avec ses petits, cherchant sa nourriture dans les hangars remplis de pommes de terre ; un chien hurlait à la mort.

A Laventie, où nous sommes arrivés hier, je suis logé dans un estaminet, dont les propriétaires, qui s'étaient retirés à Monbernachon, venaient de rentrer à notre suite. Les Allemands avaient logé chez eux. Aussi nos hôtes ont-ils trouvé un beau désordre : les meubles renversés, le poulailler dévalisé et la chèvre affectionnée d'une des filles, au premier étage, attachée à un pied de table ! Fantaisie d'ivrogne, probablement.

Dans la matinée, je me suis promené dans Laventie. Le Kronprinz de Bavière était, il y a deux jours, logé chez le curé, et menait, paraît-il, joyeuse vie : ses troupes se sont livrées, du reste, à toutes sortes d'excès. Une de mes voisines a eu à subir les violences successives de cinq Allemands et comme elle était mère de huit enfants, dont l'aîné, une fille, avait douze ans, ces brutes ont obligé ces pauvres gosses à assister à ce spectacle en ajoutant pour les consoler : « C'est pour vous donner une leçon !... »

Une autre femme a été saisie dans l'obscurité et a dû céder ainsi à une dizaine de soldats ivres. Elle est alitée.

A côté de Laventie, des cavaliers, après avoir demandé à une jeune fille si son frère, âgé de seize ans, était chez lui, ont perquisitionné dans la maison, et pendant qu'elle profitait d'un instant de répit pour s'enfuir, la frappaient de trois balles dans le dos. Son frère, trouvé peu après dans le grenier, était fusillé à son tour.

Sur le bord de la route de Picantin, je vois deux civils fusillés avec un bandeau sur les yeux. On me cite un cabaret dans lequel les Allemands se sont livrés à la débauche. Je vois écrit sur la porte : « Braves gens, ne pas fusiller ».

Ce soir, sous la pluie, à un coude de la route que je ne voyais pas, j'ai voulu forcer mon cheval à marcher droit et je me suis perdu dans les champs. Je suis tombé dans un fossé. Arrivé à la ferme où se trouvait le colonel F..., je tombe dans la fosse à fumier. Est-ce la guigne, est-ce la veine ?

Je cantonne cette nuit aux avant-postes, à Rougebanc, à côté de Fromelles.

---

18 octobre. — Un hasard malheureux. — Prise de Fromelles. — Deux poids et deux mesures. — Un obus facétieux.

Aujourd'hui, les opérations continuent contre l'aile droite allemande qui couvre Lille. Par une progression lente, mais sûre, nous nous approchons de Fromelles, que nous prenons dans l'après-midi. Un accident assez curieux s'est produit sur la ligne de feu. Un dragon du e s'est tué lui-même en tirant sur l'ennemi. La balle, après avoir percé son casque, lui a défoncé le crâne. Le médecin-major, ayant extrait la balle toute déformée, nous explique qu'elle a dû, dès sa sortie de la carabine, être frappée par un projectile ennemi, faire un ricochet en arrière et tuer ainsi celui qui venait de tirer. Ce fait est heureusement très rare.

J'entre dans l'église de Fromelles, que les projectiles allemands viennent encore frapper de temps en temps. Nos canons lui ont fait beaucoup de mal, mais je constate que des obus n'éclatent pas. Devant l'autel, à côté du chœur, est inscrusté un obus de 75 qui y est entré comme un boulet de

canon ; il y en a un autre dans l'escalier du clocher. Tout près de l'église, l'un d'eux a percé le mur d'une petite maison et est venu tomber dans le lit d'une vieille femme qui travaillait tout près. Elle a eu une sérieuse émotion ; elle n'a pas touché l'obus et ne couchera pas dans son lit.

J'ai rapporté aujourd'hui au e dragon un dossier relatif à un officier qui, depuis le commencement de la campagne, dans des conditions parfois très difficiles, a conduit avec zèle, intelligence et dévouement le convoi de ce régiment. On lui a refusé une citation à l'ordre de la division, parce que « les citations doivent être réservées à des faits de guerre ».

CENSURÉ

A la tombée du jour, la e brigade a oublié de relever la e Celle-ci n'arrive dans son cantonnement qu'à minuit et trouve ses locaux occupés par des infirmiers anglais qui sont fort étonnés qu'on vienne les déranger à cette heure.

19 octobre. — Un trompette de cavalerie devenu marin. — On nous met en deuxième ligne.

La ᵉ division vient nous relever sur le front de Fromelles.

Dans l'auberge du Cabaret-Rouge, le général M... nous explique la situation avec une clarté qui me frappe. Il n'a rien perdu de son éloquence passée, et jouit devant l'ennemi de la lucidité d'esprit que je lui ai connue en temps de paix.

Malheureusement, il ne me sera pas permis de profiter longtemps de ces leçons de tactique données sur le terrain même des opérations, car dans l'après-midi, on nous avise que le ᵉ dragons est renvoyé en arrière pour être réorganisé. Il est de fait que les effectifs avaient fondu d'une façon effrayante, et qu'à la suite de pertes successives en hommes et en chevaux, et des prélèvements effectués pour d'autres unités, le régiment est arrivé à mettre à peine deux cents sabres dans le rang.

J'essaie de rester à la brigade ; j'invoque mes

fonctions d'officier de liaison ; mes démarches sont inutiles ; je dois revenir à l'arrière.

Au moment de partir, j'assiste à un incident assez inattendu. Depuis la Marne, on a signalé un certain nombre de disparus. Parmi ceux-ci se trouvait un trompette du ° escadron. Or, quel n'a pas été l'étonnement du lieutenant de L..., de reconnaître aujourd'hui ce trompette habillé en matelot sur une auto-canon de marine ! Par quel mystère ce trompette est-il devenu marin ? A la suite de quel avatar le cavalier est-il devenu canonnier ? Nul ne le saura jamais.

Nous cantonnons ce soir à dix kilomètres en arrière du front, à Calonne-sur-la-Lys.

---

20 octobre. — Des mutations inattendues. — Agnères.

Nous arrivons aujourd'hui à Aubigny. C'est le grand repos ! Nous sommes remplacés provisoirement à la brigade par un régiment de chasseurs d'Afrique et nous devenons régiment divisionnaire du e corps; Le soir, à la popote, je raconte l'histoire du trompette transformé en marin. On cite alors des exemples de mutations extraordinaires. C'est le nommé O..., de mon escadron, qui a disparu il y a quelque temps du convoi où il avait été envoyé par mesure disciplinaire, et qu'on a retrouvé ordonnance du général de M... commandant la e armée ; c'est un autre cavalier nommé P... qui était recherché comme pillard, après avoir été désarmé, et qu'on revoit quelques jours après, armé de nouveau, et cycliste de la division ; c'est le dragon M..., qu'on voit un jour défiler parmi les goumiers !

Cela donne une idée de la confusion qui pendant quelques jours avait régné dans les unités de la division. Quand un cavalier était démonté

pour une raison quelconque, il était envoyé au convoi, mais là, livré à lui-même et sans surveillance, il faisait à peu près ce qu'il voulait. En général, ces hommes étaient animés du louable désir de se battre, et s'incorporaient d'eux-mêmes dans l'unité de leur choix, dont ils finissaient par faire régulièrement partie.

Nous couchons à Agnières.

---

22 octobre. — Au repos. — Tous, poilus du front !

Nous sommes à l'arrière ! Nous entendons une violente canonnade, qu'on nous dit être le bombardement d'Arras. Les officiers d'administration du génie et du service de santé encombrent les rues d'Aubigny. La discipline y est relâchée. J'entre dans un estaminet pour y demander du rhum, le propriétaire me répond qu'il n'en a que très peu et qu'il ne me le cédera pas, tandis qu'à côté de moi deux soldats du génie qui ne m'ont pas salué, en boivent ostensiblement. Cela me rappelle un fait qui s'est passé il y a deux jours lorsque nous avons quitté le front.

Passant à Houdain, siège d'un corps d'armée, nous avons obtenu à grand'peine qu'on nous serve un modeste repas, dans le principal hôtel, alors qu'en entrant dans la salle à manger nous entendons un soldat d'administration crier sur un ton péremptoire : « Garçon,une deuxième chartreuse. »

Je suis étonné de voir la différence qui existe au front entre ceux qui se battent réellement et les

employés des services. Il est probable cependant que le jour des récompenses on ne fera pas de distinction entre les uns et les autres. Ce seront tous les poilus du front !

---

24 octobre. — Mort du lieutenant D... — Une ambulance peu confortable.

Il est arrivé hier un jeune sous-lieutenant qui était au dépôt depuis trois semaines et demandait tous les jours à rejoindre son régiment. Il n'a pas eu de chance. Parti du Brésil où il était attaché à la mission française, au moment de la mobilisation, il avait contracté, par suite d'un séjour prolongé dans les pays chauds, une maladie d'estomac, dont les crises aiguës sont devenues de plus en plus fréquentes. Il a souffert en arrivant ; on l'a transporté hier à l'hôpital de Savy-Berlette, et il y est mort ce matin.

J'ai été dans l'après-midi lui rendre un dernier hommage, et j'ai pu voir de près ce qu'était une ambulance divisionnaire. Dans la grande salle d'une sucrerie, sur de la paille, étaient couchés quatre-vingts malades ou blessés, encore revêtus de leurs vêtements boueux. C'est tout ce que le service de santé a pu trouver de mieux, alors que Savy-Berlette est une localité importante où

les ressources ne manquent pas. Il n'y a qu'un seul lit sur lequel est encore étendu notre pauvre camarade, le lieutenant D... L'officier de service m'a dit que c'était le lit réservé au plus malade, qui meurt en général dans la journée (1).

1. On n'ignore pas, qu'après les incertitudes du début, on a pris des mesures qui font que le service est assuré dans des conditions plus confortables.

---

28 octobre. — Le service en deuxième ligne.

Nous ne faisons pas de service de guerre. N'était le canon qu'on entend dans le lointain, on se croirait en garnison.

Le temps est partagé entre les théories aux hommes, le dressage des chevaux, les revues de toutes sortes.

Notre nouveau chef de corps, qui jusqu'à présent a été dans les escadrons divisionnaires, s'attache surtout à nous faire exécuter du service en campagne : attaque de villages, défenses, tranchées, etc. etc... Nous n'avons fait que cela pendant trois mois !

UN DERNIER MOT

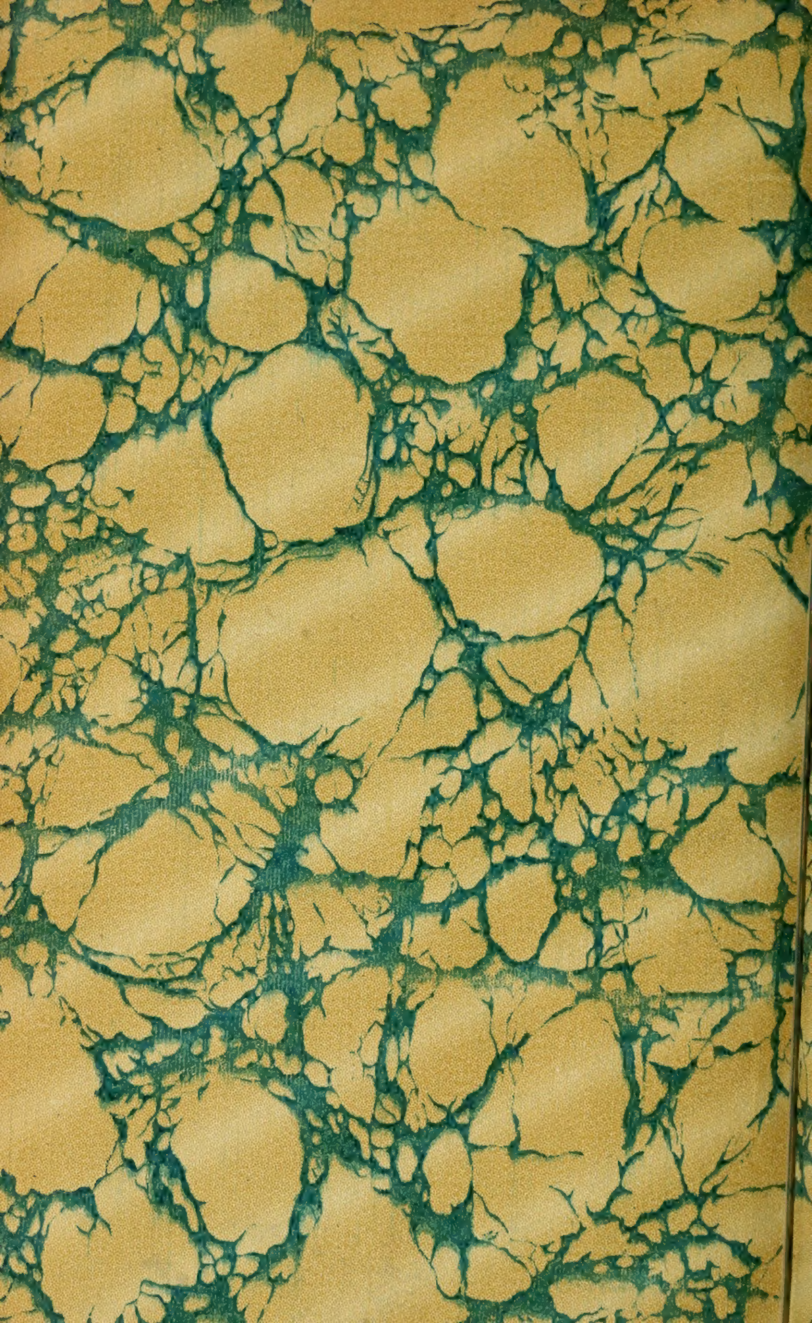
Désormais la guerre de mouvement est terminée pour nous : mon régiment subira le sort destiné à la cavalerie. Armés de la baïonnette, nous devrons faire le service de l'infanterie dans les tranchées. Mais là aussi notre cavalerie saura garder l'esprit d'initiative et le dévouement qu'elle a montrés dans la première partie de la campagne. Elle saura se plier aux circonstances, faire abstraction de tout ce qui pouvait autrefois flatter son amour-propre et se dévouer au bien général, sans rechercher les honneurs peut-être, mais non sans gloire.

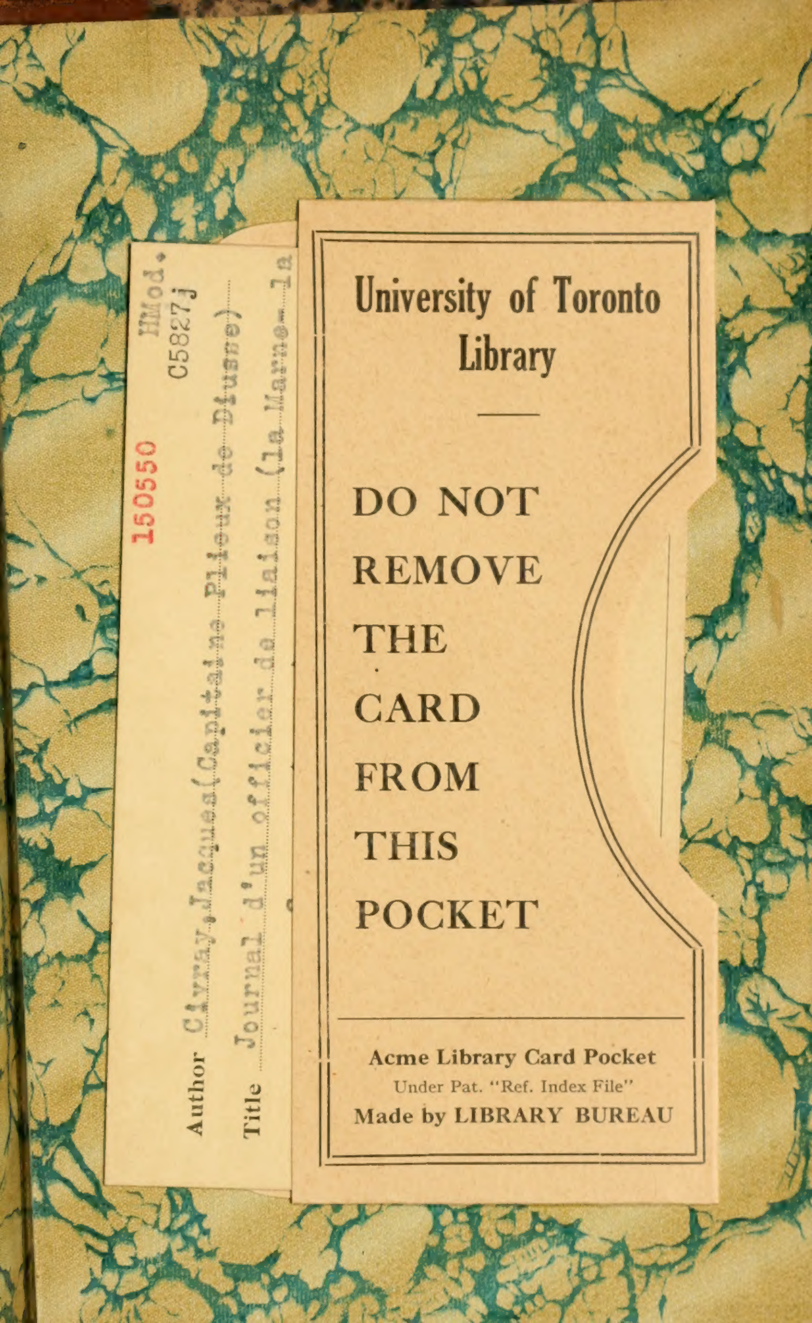
Pendant des mois, presque des années, faisant un service à pied, dans les tranchées de première ligne, reprenant son instruction à cheval pendant les périodes de repos, elle attendra patiemment que le moment soit revenu pour elle de recom-

mencer les grandes chevauchées du début de la campagne; et ce jour-là, la seule récompense qu'elle ambitionnera, sera d'achever, par le sabre et la lance, l'œuvre à laquelle elle aura contribué par la baïonnette et le fusil.

TABLE DES CHAPITRES

Imp. Jouve et Cie, 15, rue Racine, Paris — 3275-17





HMod.
C5827j
150550
Author Clyray, Jacques (Capitaine Pilleux de Diusse)
Title Journal d'un officier de liaison (la Marne- la
University of Toronto Library
DO NOT REMOVE THE CARD FROM THIS POCKET
Acme Library Card Pocket
Under Pat. "Ref. Index File"
Made by LIBRARY BUREAU

